

SABADO

9 NOVEMBRE. 1946

Año II Número 40

Redacción y Administración:

35, Avenue FOCH, Paris (16)

Tel: KLE 10-76

Precio del ejemplar: 5 fr.

la nouvelle Espagne

fallotín 5

HEBDOMADAIRE D'INFORMATION

FRANCO a dit:
«D'ici quelques heures l'Armée Nationale rentrera victorieuse dans la capitale de l'Espagne.»
(D'une allocution de Franco du 5 Novbre. 1936.)
Mais Madrid n'a jamais capitulé et il continue d'être le rempart le plus vigoureux de la lutte contre Franco.

LE REGIME DE FRANCO SUR LA SELLETTE

LE CONSEIL DE SECURITE a renvoyé le problème espagnol DEVANT L'ASSEMBLEE GENERALE DE LA O. N. U.

*L'impression sur le développement
de la question est très favorable*

MADRID,
7
de Noviembre

A PRES les interventions des délégués de plusieurs puissances où l'on mentionna la nécessité de faire étudier par l'Assemblée générale la question espagnole et d'adopter une résolution efficace qui mette un terme à la tyrannie franquiste, l'Assemblée passa à fixer l'ordre du jour.

La réduction des armements

Le projet présenté par le bureau a été adopté à l'unanimité. Il comporte notamment la proposition de réduction des armements présentée par l'U. R. S. S. et une motion sur la question espagnole.

Au sujet de la réduction des armements, le Ministre des Affaires étrangères de l'Union Soviétique, M. Molotov, présente la proposition suivante :

1) L'Assemblée générale doit, conformément aux buts et aux principes des Nations Unies, accepter une réduction générale des armements ;

2) Cette réduction des armements doit comprendre, en premier lieu, l'abolition de l'emploi des bombes atomiques dans des buts de guerre, ainsi que la fabrication de ces bombes ;

3) L'Assemblée générale doit recommander au Conseil de sécurité de rechercher les méthodes pour obtenir une réduction des armements et l'élimination de la bombe atomique ;

4) L'Assemblée générale doit demander à chacun des Etats membres d'aider l'O.N.U. dans ces questions.

Les Etats Unis et la solidarité internationale.

Les Etats Unis se sont montrés favorables à la thèse soviétique sur cette, question essentielle.

Le représentant américain a affirmé que les Etats Unis, sont prêts à fournir tous les renseignements sur les forces armées américaines se trouvant sur le territoire des Etats-Unis

nécessaire dans l'état actuel du développement de la communauté internationale ».

Cette attitude, qui met en relief la noble intention qui anime les grandes puissances afin d'arriver à une intelligence en vue de résoudre les problèmes fondamentaux pour l'établissement de la paix, trouve dans

LE PRESIDENT DU GOUVERNEMENT, DOCTEUR GIRAL,

annonce par radio la juste décision du Conseil de Sécurité

LAKE SUCCESS. — Invité par les Services de la Radiodiffusion et profitant de la diffusion du compte-rendu de la séance du Conseil de Sécurité à l'intention de la France, M. José Giral s'est approché du micro pour prononcer une brève allocution en annonçant l'heureuse nouvelle. Monsieur Giral était profondément ému et, s'exprimant en Français, a fait un bref résumé de la séance qui a bien su recevoir les désirs des Délégations, notamment de la Pologne, la France, le Danemark, la Belgique, le Chili, le Mexique, le Brésil et le Venezuela. Monsieur Giral s'adressant aux Français a déclaré qu'il



Madrid fué la primera victima del totalitarismo.

EN EL DECIMO ANIVERSARIO

DE LA
BATALLA
DE

MADRID



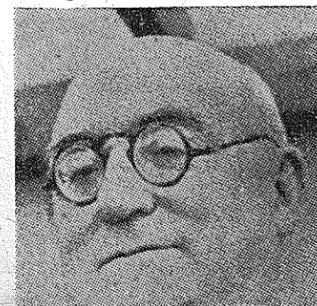
Una vista panorámica del Madrid heroico.

El «NO PASARAN» famoso
se convirtió en realidad histórica

(Información por Ariel,)

LA EMOCION DE LOS DIAS

LOS que hemos vivido aquellos momentos históricos del Madrid heroico, no los podemos olvidar. Se hallan grabados a nuestra memoria con un troquel tan fuerte, por la emoción de aquellos días, que perdurarán mientras vivamos. Poseen para nuestra sensibilidad el estímulo de nuestra vida interior, ya que fueron días de prueba para los que presenciamos aquellos restos de heroísmo, de austeridad y de entereza.



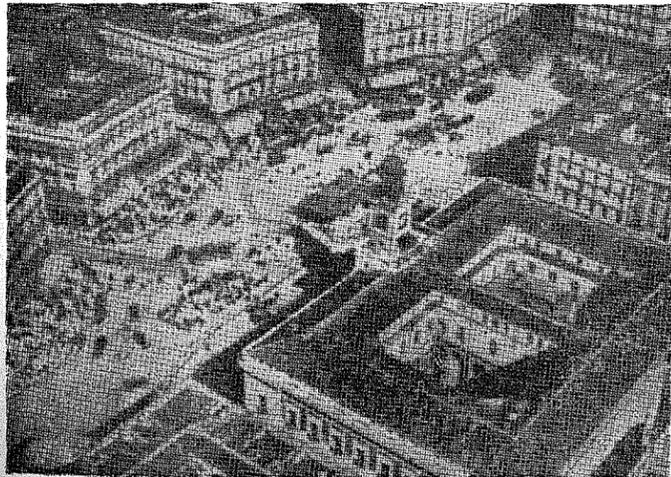
7 Y 8 DE
NOVIEMBRE

LA VICTORIA
DE MADRID
VISTA DESDE UNA
CARCEL

De propósito hemos querido que en esta recordación sueñen con su timbre propio voces diversas de cuantos, de una u otra manera, contribuyeron a la defensa de Madrid. A ellos toca expresar libremente su peculiar interpretación de la epopeya y honrar a sus héroes y a sus mártires; a nosotros nos incumbió recordarles que sus antagonismos y rivalidades no fueron entonces óbice para que encontrasen la línea de una acción común, cuando vieron la patria vendida, y en trance de perecer las libertades del pueblo.

El recuerdo de aquella hermandad heroica es advertencia e imperativo para la nueva tarea que nos aguarda: La reconquista y reconstrucción de España. Tarea tan grande y terrible que habrá falta de brazos y de pechos esforzados, aun cuando acudiésemos a reconstruirla todos los que entonces nos juntamos para defenderla.

En segundo lugar, el 7 de Noviembre es una prueba irrefutable para los que desconfían de que los españoles podamos entendernos y aunarnos en alguna empresa constructiva. No hace muchos días que LA NOUVELLE ESPAGNE transcribía palabras de un gran amigo nuestro, del diputado laborista inglés Noel Baker, donde se declaraba el pensamiento que, a veces inconsciente, nos resta no pocas asistencias y apaga los entusiasmos de nuestros amigos: « El derrocamiento de Franco es (Pasa a la quinta página).



Una fisonomía de la Puerta del Sol.

me les grandes puissances afin d'arriver à une intelligence en vue de résoudre les problèmes fondamentaux pour l'établissement de la paix, trouve dans l'esprit des Espagnols démocrates l'écho le plus fervent. Car nous, les défenseurs des principes de solidarité et de coopération internationales qui sont la garantie la plus efficace pour le maintien de la paix entre les peuples, nous avons précisément été les premières victimes de la guerre et nous aspirons à contribuer, par notre apport au sein de l'O.N.U., à l'édification de l'avenir pacifique du monde.

« Le gouvernement américain, a dit ensuite, estime que l'unanimité des membres permanents du conseil de Sécurité pour les décisions est « sage et

La procédure pour l'examen de l'affaire espagnole

En ce qui concerne l'affaire espagnole, c'est après plusieurs interventions de M. Vichinsky, délégué de l'U.R.S.S., M. Manouïlsky, délégué de l'Ukraine, et M. Austin, délégué des Etats-Unis, que le bureau a décidé à

Une déclaration très significative de Mr. Noel Baker

Les déclarations formulées à ce sujet par le délégué britannique M. Noel Baker, sont pleines de sens. En effet, il a catégoriquement affirmé :

« A moins d'un « événement extraordinaire », le Conseil de

Un article du journal « Le Monde »

Une fois que le Conseil de Sécurité aura décidé de retirer la question espagnole de son ordre du jour et de la renvoyer à l'Assemblée générale, ce sera la Commission des Affaires Politiques qui devra fixer la procédure à suivre. Devant cette Commission on analysera tous les aspects de la question, tenant compte, bien entendu, qu'elle pourra être évoquée devant l'Assemblée générale à la demande d'une quel-

(Suite à la 4^e page).

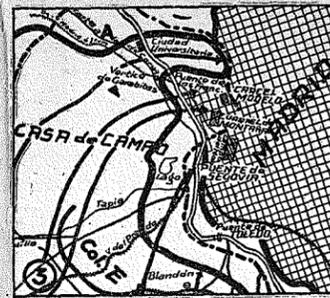
me les grandes puissances afin d'arriver à une intelligence en vue de résoudre les problèmes fondamentaux pour l'établissement de la paix, trouve dans l'esprit des Espagnols démocrates l'écho le plus fervent. Car nous, les défenseurs des principes de solidarité et de coopération internationales qui sont la garantie la plus efficace pour le maintien de la paix entre les peuples, nous avons précisément été les premières victimes de la guerre et nous aspirons à contribuer, par notre apport au sein de l'O.N.U., à l'édification de l'avenir pacifique du monde.

l'unanimité de l'inscrire « provisoirement » à l'ordre du jour de l'Assemblée et de recommander que cette affaire soit portée devant la commission politique avant de venir en débat à l'Assemblée.

sécurité retirera la question espagnole de son ordre du jour au cours de la séance spéciale de lundi, éliminant ainsi l'obstacle juridique de l'article 12 de la Charte, selon lequel l'Assemblée ne peut pas discuter les problèmes dont le Conseil de sécurité est saisi. »

que, le Chili, le Mexique, le Brésil et le Venezuela. Monsieur Giral s'adressant aux Français a déclaré qu'il est convaincu que le peuple français qui vit aussi intensément que les Espagnols, la tragédie de son peuple, se rejouirait en apprenant la nouvelle, ainsi que les milliers de compatriotes, des réfugiés espagnols qui attendent avec une justifiable impatience, l'heure de la Liberté du peuple espagnol.

« Au point de vue pratique, a-t-il ajouté — je me sens bien satisfait de la résolution que vient de prendre le Conseil de Sécurité. Je profite de cette occasion pour envoyer mes salutations bien dévouées et empreintes au peuple français qui sent comme nous notre lutte pour la cause républicaine. Aussi, j'envoie à travers les ondes, mes salutations les plus émuees à mes compatriotes qui, j'en suis certain, attendaient comme moi cette juste décision du Conseil de Sécurité, qui ouvre des chemins lumineux qui conduisent vers l'Espagne libérée d'un régime contraire à la volonté nationale et idroit des gens ».



Plan de ataque del enemigo.

Madrid había polarizado en aquellos días toda la gravedad de la guerra. De Madrid dependía el curso de la misma. El mundo miraba la batalla de Madrid como decisiva en la suerte de la lucha fratricida que España había desencadenado. Pero había algo más. El juego internacional — político y diplomático — comprendieron, a la vez, que de aquella batalla dependían infinitas de decisiones complicadísimas. Madrid era una clave que podía decidir muchas intervenciones en favor de unos y otros en la lucha mundial que se preparaba.

Por eso el fascismo internacional había lanzado el reto a

las democracias y a las masas obreras del proletariado, y que decía : « Madrid-París-Moscú. Y con Moscú, Londres, Nort-América, el mundo entero. ¿ Se cumpliría la primera fase ? ¡ He ahí el enigma ! El pueblo de Madrid, y con él la España democrática, comprendieron la gravedad del momento. Madrid es la capital de España, la sede oficial del Gobierno. En su recinto se hallan enclavadas las Embajadas y Concillerías diplomáticas. Todo esto representaba Madrid.



Buenaventura Durruti muerto en la defensa de Madrid.

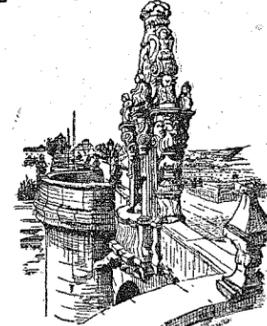


El General Miaja, defensor de Madrid.

Pero Madrid era algo más. Era la fuerza moral para todos los combatientes de primera hora. Había, pues, que defender Madrid, costase lo que costase.

(Sigue a la cuarta página).

MADRID



7 de noviembre de 1936



Un grupo de los defensores de Madrid.

REPUBLICANOS

HEROES HUMILDES

EN LA RUTA DEL SACRIFICIO

POR FERNANDO VALERA

DESDE Andalucía, cruzando por Extremadura, se extiende hasta las puertas de Madrid — 7 de Noviembre — la Ruta de los Héroes. Porque la defensa de Madrid no comenzó aquel día a orillas del Manzanares, sino mucho antes, en la carretera que viene de Andalucía, por Extremadura.

En cada hito de la ruta puedo levantar yo con el pensamiento una estela funeraria donde inscribir el nombre de un amigo, de un miliciano, que quiere decir síntesis heroica de valor militar y conciencia civil. Pero en esta recordación que LA NOUVELLE ESPAGNE dedica a la defensa de Madrid, he querido que la aportación de Unión Republicana sea en el recuerdo tan abnegada y sencilla como lo fue en el afán de la guerra, y como lo ha sido en la espera anhelante del destierro; por eso pensé en los héroes humil-

des, a menudo olvidados, con frecuencia desconocidos.

Allí, en la torre de Almedralejo, sucumbió el buen republicano Domingo Babra. Le conocí en tierras de Sagunto. Había sido radical y ferroujista, cuando serlo significaba levantar la rebeldía señora de una vida, entre la sumisión servil de la sociedad toda. Vivió e hizo vivir a los suyos en una peregrinación de miseria y persecuciones. Al implantarse la República nadie se acordó de él — como de tantos otros —, hasta que le tendí una mano y le ofrecí lugar donde se ganara, con su trabajo honrado, mendrugos de pan para sus hijos, sirviendo a la República. Y así fué como Domingo Babra llegó a mi tierra de Extremadura.

En torno a él cundió bien pronto la oleada de agitación

ciudadana. Incansable propagandista, falco, librepensador, revolucionario, agitó masas, conmovió conciencias, desgarró mitos y pulverizó ídolos y aras en el alma sencilla de muchos hombres, para hacerlos libres.

Cayó luego bajo la metralla fascista, defendiendo fusil a la mano la torre de Almedralejo, en la Ruta de los Héroes. Noticias y rumores me han llegado de que el enemigo fusiló después a su mujer y a sus hijas. Admirable Domingo Babra !. Todavía lo veo con sus libros y periódicos bajo el brazo, repartiendo por casas y caseríos de Levante entregas de novelones sentimentales e inverosímiles y sembrando de paso por todas partes — con la palabra a las veces procaz e irreverente —, ideas de libertad y conciencia de ciudadanía. La República habría necesitado que en cada pueblo hubiese un Domingo Babra. Su siembra había menester de ca-

lor y riego, y él le ofreció su sangre para fecundarla.

¡ Pobre Elías Arias Camisón !. Te acuerdas de nuestras comidas fraternales a las afueras de Carlet, bajo la sombra de los algarrobos y los naranjos ? Las mujeres de aquel gran pueblo valenciano acudían en derredor nuestro, y les hablábamos de Extremadura, tierra natal tuya y mía; cantábamos tonadillas populares y recitábamos romances de pastores y lobos, y el viejo amigo Bañuls entonaba con emoción de juventud el racconto de LOHENGRIN o el SPIRITO GENTIL de La Favorita. ¡ Qué buenas horas aquellas de paz y fraternidad, entre labradores de tierra carletina, bajo el cielo nítido, empapado de luz, a la sombra de los árboles amigos !. (Pasa a la cuarta página)

DE MADRID
VISTA DESDE UNA
CARCEL

por Antonio VALMY

AQUEL día bajamos al patio después de comer. Este acontecimiento no ocurría a diario, sino sólo por excepción, cuando el oficial de Prisiones que estaba de servicio había hecho bien la digestión o había recibido, por parte de la familia de algún preso, la ofrenda metálica o en especie a que son tan sensibles estos esbirros.

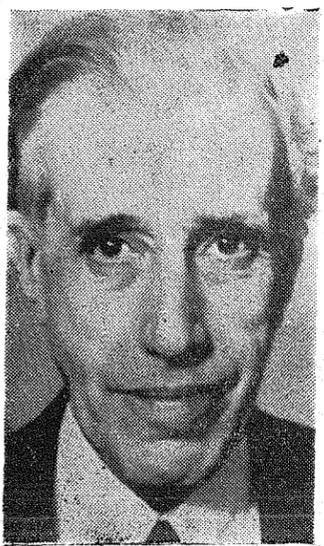
Es de advertir que el régimen de reclusión casi continuo en las celdas se aplicaba únicamente a los presos políticos. Los presos comunes gozaban de plena libertad dentro de la cárcel. Jugaban a la pelota en el patio, le daban al naipes en los corredores y en las celdas y algunos hasta salían a la calle para hacer recados de oficiales y falangistas. En la cárcel había, además de la guardia militar y la de los vigilantes de la prisión, una pequeña horda de falangistas destinada a la custodia de « los políticos ».

Esta gavilla de granujas disfrutaba humillando a los « rojos ». Iban y venían con aire chulesco y matón, las mangas de la camisa recogidas por encima del codo, botas de montar, puñal al cinto, pistola del nueve largo al costado y un escapulario o una medallita luciendo sobre la despechugada superficie del torso. Todos eran gente vil. Todos, ladrones. Todos se « incautaban » de algún valor poseído por los rojos : relojes, sortijas, pa-

(Sigue a la cuarta página).

EN EL DECIMO ANIVERSARIO

DE LA DEFENSA DE MADRID



JULIAN BESTEIRO

por Rafael SANCHEZ GUERRA

UNA figura excelsa, auténticamente popular, con honda y firme raigambre en la entraña misma de las clases humildes, se agiganta y se nos muestra a todos erguida y arrogante en las horas inolvidables del 7 de Noviembre madrileño de 1936: la de Don Julian Besteiro. Yo quiero hoy — con ocasión del décimo aniversario de la fecha heroica — evocarla en estas columnas y para lograr mi empeño, para recordar al hombre, me parece lo mejor ir, poco a poco, con emoción sincera, contando algunos detalles personales e íntimos que de él guardo. Esos rasgos, esos perfiles, esos apuntes suyos, acusan su personalidad, definen su carácter y lo retratan de cuerpo entero.

.... Corría el año 1914. Tenía yo entonces 17 años y empezaba a estudiar la carrera de Derecho. En los exámenes de Junio de la Universidad madrileña me presenté matriculado en las asignaturas de ingreso y de primer año. De una de ellas, de « Lógica », era catedrático D. Julián Besteiro. Una semana antes de comparecer yo ante él, D. José Sánchez-Guerra — mi padre —, ministro de la Gobernación en aquella época, presidiendo una sesión pública y solemne del Ayuntamiento para posesionar de su cargo al alcalde, nombrado por Real Orden, a D. José del Prado Palacio, tuvo una discusión violenta con el Sr. Besteiro y éste, en unión de la minoría socialista, abandonó como protesta el salón de sesiones. Todavía se ocupaban los periódicos del ruidoso incidente cuando yo era interrogado con toda minuciosidad acerca de las doctrinas de Kant por D. Julián Besteiro. No estuve muy afortunado en las respuestas y fui, con toda justicia, suspendido en « Lógica ». En Septiembre volví a presentarme, pero antes, la misma mañana del examen, cuando Besteiro llegaba a la Universidad, le abordé resuelto y decidido en una de las galerías del claustro.

— Don Julián — le dije —, quisiera saber antes de examinarme hoy con usted si el hecho de llamarme Sánchez-Guerra puede constituir un obstáculo para que Vd. me apruebe.

Me miró un momento sorprendido e indignado, y me respondió con energía:

— Jamás he tenido en cuenta, al ejercer mi cátedra, los ape-

Recuerdos
de un
HOMBRE

LUIS DE TAPIA
EN AQUELLOS DIAS...

LA Musa fácil, ingeniosa, llena de humor, a veces matizado de sentimentalismo que distinguió la personalidad literaria de Luis de Tapia, estuvo siempre al servicio de la causa republicana.

Desde los tiempos de « España Nueva », casi a principios del siglo, hasta los años mismos de la guerra civil, el gran satírico no cesó en su lucha diaria, « pluma en ristre », por unos ideales cuya realización parecía difícilísima cuando el escritor murió.

Hoy que vemos ya cercano el triunfo de la libertad en España, el recuerdo de Luis de Tapia acude espontáneamente a nuestro espíritu. En homenaje a su memoria y como muestra de la emoción auténtica que sacudió la sensibilidad del poeta en aquellos días heroicos de la batalla de Madrid, reproducimos uno de sus admirables poemas.



Bien por todos

¡Bien, chava
madrileño,
que luchaste por la idea !...
Gavroche te dice : ¡ Pequeño,
así es como se pelea !
¡ Bien, chava !

¡ Bien, hermana
ciudadana,
que mereces
bien de la patria española
por hacer fuego dos veces
con ojos y con pistola...
¡ Bien, manola !

¡ Bien, amigo !
(Al guardia civil le digo).
¡ Ahí van mis abrazos mil !
¡ Ahora sí que eres « civil » !

¡ Bien, bien, bien
por los de Asalto también !
Habéis rayado en lo alto.
¡ Al asalto !
¡ De chipén !

¡ Bien el bravo
carabiniere, al que alabo
con mis entusiasmos ciertos
y con los ojos cubiertos
de llanto ante sus muertos !

¡ Bien, marino,
que estás regando de gloria
el «...»



Dolor y ruina de España

AYER

MIRE los muros de la patria mía,
si un tiempo fuertes, hoy desmoronados,
de la carrera de la edad cansados,
por quien caduca ya su valentía.

Salí al campo, vi que el sol bebía
los arroyos de hielo desatados,
y del monte quejoso los ganados,
que con sombras hurtó su luz al día.

Entré en mi casa : vi que mancillada
de anciana habitación era despojos ;
mi báculo más corvo que yo me fuerte.

Madrid

Pedro GARFIAS.

I
DEJAME mirarte bien
con mis dos ojos abiertos,
Madrid de las casas rotas
y del corazón entero.
Déjame mirarte bien
con un mirar largo y lento
que te recorra la piel
y te penetre los huesos.
Que cada herida en tu carne
abra una herida en mi pecho.
Que cada lágrima tuya
fluya por mis ojos ciegos,
ciudad abierta a la muerte
por la tierra y por el cielo.
Déjame mirarte bien
que quiero llevarme dentro
para mí eternidades
tu recuerdo.

II
BAJO la metralla bullen las
[mujeres
bajo la metralla los hom-
[bres trabajan,
bajo la metralla descansan los
[viejos
y los niños juegan bajo la me-
[tralla.

Graves, sobrios, serios
bajo la metralla.
Sin miedo ni alardes,
sin prisas ni pausas,
con el ritmo justo,
con la cotidiana
razón de su vida — razón del
[destino —
bajo la metralla.

III
QUINIENTAS noches en vela
como montañas de plomo
pesando sobre sus párpados
que ha enrojecido el insomnio,
tienes Madrid en pie
sobre un pedestal de escombros
sólo con la muerte enfrente
y con la vergüenza en torno.
Qué tranquilo su ademán,
qué transparentes sus ojos
que ya no velan los sueños
y no fatiga el reposo.
De pie sobre sus estradas,

La vida
y el
HOMBRE



Buenaventura DURRUTI

por Juan BERNAT

DURRUTI es ya un personaje histórico de los que llevan en su misma entraña carnal y anímica la levadura turbulenta de los grandes símbolos humanos.

Numancia representa el símbolo de una voluntad colectiva galvanizada por un sentimiento de estupro forastero, de violación beocia y magullamiento patrio — a pesar de que no podemos jactarnos de poseer en los tiempos románicos una entidad firmemente cristalizada, jurídica, política y económicamente, y que se comprende implícita en toda noción concreta, o abstracta, en cierto modo, del concepto de patria —.

Durruti — y el que crea que exageramos remitase al fallo cuando surja un Stephan Zweig menos caprichoso en rigorismo histórico pero con harta potencia descriptiva y analítica que clava definitivamente en crónicas biográficas al gran batallador leonés —, encarna esa voluntad tensa y densa, dilatadamente común y genérica, de un pueblo que intuía en la rebelión fascista nacional proyecciones y dependencias forasteras, extranacionales.

Todos los pueblos tienen su Guillermo Tell romántico y legendario que polariza el ensueño del libertador heroico hecho carne y pulpa, pero adscritos a las figuras cargadas de laurel y enmarcadas con el áurea suprema de lo inviolable heroico, muévense esos colosos de la dinámica colectiva que personifican, para luego « divinizarse », una línea uniforme de raza y destino.

Espoz y Mina o El Empecinado, cada uno en su periplo de acontecimientos infinitos y sumidos en la vorágine tumultuosa, simbolizan el valor indomable de una raza que no quiere diluirse en conformismos de uncidos al yugo de las cortesías perfumadas de jacobinismo bonapartista — arrollador y postizo —, y que odia ardientemente a los que más tarde llamará « afrancesados », que no quiere decir odio al progreso, sino inquina a lo extranjero, a lo no autóctono o vernáculo ; de una raza que se yergue perpendicular a su base como flechan el firmamento dólmene y obeliscos.

Esos hombres y esas personalidades que queman, por ser todo fuego, están condenados a morir de pie y fuera de la cama, aspirando a pleno pulmón el aire de la calle o la brisa de los campos anchurosos ; esos hombres, batidos por la resaca incandescente de las grandes tempestades pasionales, son el rayo de Júpiter que en sus descargas y « zigzags » fulminantes alumbran el

— Don Julián — le dije —, quisiera saber antes de examinarme hoy con usted si el hecho de llamarme Sánchez-Guerra puede constituir un obstáculo para que Vd. me apruebe.

Me miró un momento sorprendido e indignado, y me respondió con energía :

— Jamás he tenido en cuenta, al ejercer mi cátedra, los apellidos de nadie, y me parecería canallesco y monstruoso el intento de vengar agravios en los hijos de mis adversarios políticos.

Dos horas más tarde me trataba en el examen con una caballería y una benevolencia que yo no podré olvidar nunca, y me dió « Notable ».

.... Pasaron tres años más. Se produjo la huelga revolucionaria de 1917, y mi padre era otra vez ministro de la Gobernación. Besteiro, Largo Caballero, Saborit y Anguiano fueron al penal de Cartagena a cumplir una condena como responsables directos en la organización de aquel movimiento popular de rebeldía. Siempre, por una ley inexorable de la fatalidad, mi apellido tenía que enfrentarse abiertamente con el de Besteiro !.... Y siguió su curso el tiempo. Vino la Dictadura. Don José Sánchez-Guerra tuvo que exatriarse, se separó de la Monarquía después de su famoso discurso en el teatro de la Zarzuela, llegó la República... y una tarde muy cruda del mes de Enero de 1935, en el cementerio del Este, ya casi de noche, los restos de D. José Sánchez-Guerra recibían cristiana sepultura. El desfile de amigos y de acompañantes del fúnebre cortejo había ya casi concluido, pero a mi lado siempre, visiblemente conmovido, sujetándome cariñosamente por un brazo, sin separarse de mí un sólo momento, estaba un hombre, tal vez el menos obligado de todos, el que no le debía ningún favor al muerto, acaso también uno de los que ideológicamente se encontraba a más distancia suya, el perseguido de 1917, su enemigo personal de 1914 : Don Julián Besteiro.

Después ? Después pasaron muchas cosas, tantas, que la sola enumeración de algunas de ellas, sin el menor comentario, harían interminable este artículo, pero todas ellas me identificaron absolutamente con D. Julián Besteiro. Fuimos juntos concejales en el Ayuntamiento de Madrid durante los días angustiosos de 1936, permanecimos en nuestros puestos el 7 de Noviembre de dicho año y luego, más tarde, nos detuvieron al mismo tiempo, el 28 de Marzo de 1939, en los sótanos del Ministerio de Hacienda, las primeras tropas que entraron en Madrid. Su sumario fué instruido con el número 1, el mío con el número 2 y a ambos nos encarcelaron la misma noche y los dos atravesamos cogidos del brazo el rastrillo de la prisión de Porlier y a él le condenaron, como a mí, a la pena de reclusión perpetua.

El 28 de Marzo, horas antes de nuestra detención, sostuve con él un breve cambio de impresiones.

— ¿ Qué piensa usted hacer, D. Julián ? Se lo pregunto — le dije — porque quiero correr la misma suerte.

No vaciló un momento, y su magnífica respuesta todavía resuena en mis oídos como un eco ya lejano de reciedumbre, de fortaleza de espíritu, de hidalguía, de virtud ciudadana.

— Voy simplemente a cumplir con mi deber. Voy a hacer lo mismo que hizo su padre el año 1929 en Valencia, lo mismo que seguramente habría hecho ahora si se hubiese encontrado en circunstancias parecidas a las mías. Mi presencia en Madrid y mi detención pueden evitar que las represalias de Franco sean duras y sangrientas, porque si a mí no se atreven a fusilarme, tal vez tampoco se atreven a fusilar a otros que tienen menos personalidad política que yo. La cárcel no me asusta, pero me preocupa, en cambio, enormemente la suerte que pueda correr el obrero español si yo me marchó. Pensando en esto he decidido permanecer en Madrid.

Se equivocó ? Tal vez ! Pero benditas sean esas equivocaciones nobilísimas que se sufren pensando en los demás y con absoluto olvido de la comodidad personal.

A las pocas horas de ser detenidos se presentó en los sótanos de Hacienda un grupo de falangistas, acaudillados por un ente estafalario y ridículo que pertenecía a la Vieja Guardia. Se encaró con Besteiro y, levantando el brazo en forma de saludo romano, profirió, con voz estentórea : « ¡ Arriba España ! »

Don Julián le contempló un momento despreciativamente y, sin hacerle caso, siguió charlando con nosotros.

— No ha aprendido Vd. a contestar el saludo de la nueva España ? — le preguntó iracundo el falangista.

— No señor — respondió Besteiro con una calma y una entereza verdaderamente admirables —, y lo peor es que, a mis años, me va a costar ya mucho trabajo aprenderlo.

El incidente quedó terminado porque intervinó conciliador otro falangista más sensato ; pero el temple y la serenidad del ilustre ex-presidente de las Cortes se había ya manifestado con varonil arrogancia.

(Sigue a la cuarta página).

con mis entusiasmos ciertos
y con los ojos cubiertos
de llanto ante sus muertos !

Bien, marino,
que estás regando de gloria
el " número camino "
con la sal de la victoria !

Superior
el camarada aviador,
hoy del triunfo forjador
y al lado de la verdad...
¡ Las alas son libertad !

Bien, hermano
miliciano :
quiero estrecharte la mano,
que aun debes tener tiznada
por la pólvora gastada !...
¡ Tizne de honor, ciudadano !

Bien por todos
los que con tan bravos modos
luchan en horas actuales
con fatigas corporales
y cansancios no pequeños,
sin más sueños
que sus rojos ideales !

MADRID,
CORAZON
DEL MUNDO

HOMBRES Y HEROES

" Una fecha es una idea hecha cifra, un suceso que se condensa y resume en un número luminoso que brilla por siempre en la memoria de los hombres ", en unos para gozar con su recuerdo ; en otros, para ser motivo de dolores, contrariedades o remordimientos.

Este " 7 de Noviembre " que conmemoramos es la fecha gloriosa de la defensa heroica de Madrid frente al asalto de las fuerzas armadas de la reacción española que intentaban apoderarse de ella para mostrarse ante el mundo dueñas de la capital de la República.

Madrid frustró el intento y dió, con el magnífico ejemplo de su resistencia, la más elocuente lección de cómo se ostenta con pleno derecho el título de capital de una democracia, de un pueblo libre. Porque sólo un pueblo que, como el de Madrid, quiere a toda costa ser libre, que tiene conciencia de lo que significa y vale la libertad, es capaz de dar cima a la epopeya que hoy conmemoramos.

¿ Cómo puede ser eso ? Nadie lo sabe. Por todo ejército, Madrid contaba con un puñado de voluntarios. Sus armas eran escasas y, en su mayoría, rudimentarias y caseras. ¿ Municiones ? Poco más que nada. ¿ Pólvora ? Insuficiente. ¿ Cañones ? Algunos, pero faltaban quienes supieran emplearlos eficazmente. Quien realizó

con las sombras hurtó su luz al día.

Entré en mi casa : vi que mancillada de anciana habitación era despojos ; mi báculo más corvo y más fuerte.

que no fuese recuerdo de la muerte.
y no hallé cosa en qué poner los ojos
Vencida de la edad sentí mi espada,

1643. — FRANCISCO DE QUEVEDO.

(Soneto escrito al regresar de la prisión de San Isidoro, de León, donde Quevedo estuvo encerrado varios años por orden del Rey).

HOY

RAZO una odiosa mano, España mía,
—ancha lra, hacia el mar, entre dos mares—
zonas de guerra, crestas militares,
en llano, loma, alcor y serranía.

Manes del odio y de la cobardía
cortan la leña de tus encinares,
pisan la baya de oro en tus lagares,
muelen el grano que tu suelo cria.

Otra vez — ¡ otra vez ! — ¡ oh triste España !,
cuánto se anega en viento y mar se baña,
juguete de traición ; cuánto se encierra

en los templos de Dios, marcha al olvido ;
cuánto acrisola el seno de la tierra,
se ofrece a la ambición, ¡ todo vendido !

1936. — ANTONIO MACHADO.

aquello fué el alma del pueblo, saturada de patriotismo, de fe, de libertad, de honor, de heroísmo. El pueblo madrileño, sin darse o dándose cuenta de que había sonado su hora, supo ser digno de su historia. ¡ Espectáculo admirable, digno de la guerra, un pueblo de héroes, y después, no podemos decir en la paz, un pueblo de mártires.

por José BALLESTER - GOZALVO

para dedicar su atención y su energía toda a preparar la defensa de su libertad y de su pueblo ; las mujeres, animando a sus maridos al combate o combatiendo también ellas ; las madres, señalando a sus hijos su puesto en la lucha y regalándoles las delicias del patrio de los que mueren por una patria libre. ¡ Grecia a orillas del Manzanares ! ¡ Son los héroes, hijos de la Cibeles ! En el gran festín de la victoria, Franco ha querido parecer satisfecho, y se ha mostrado todopoderoso con los laureles en la frente ; pero en su alma orgullosa había una amargura, una pesadumbre, una contrariedad : Franco no pudo nunca tomar Madrid ; sólo pudo entrar en él cuando quienes lo defendían arrojaron sus armas y renunciaron a la lucha.

En reacción vengativa, después de su victoria, Franco ha cese el día en que, alzando de

su voz la nueva entena
y con la vergüenza en torno.
Qué tranquilo su ademán,
qué transparentes sus ojos
que ya no velan los sueños
y no fatiga el reposo.
De pie sobre sus entrañas,
que no hay cimiento más sólido,
mira el bullir de sus hijos
en un despertar glorioso.
Derrama Paris su llanto
demagógico.
Londres arroja en su niebla
los destlumbres de su oro.
Madrid espera y espera,
sobre un pedestal de escombros,
sin sus collares de luces
y entre sus mármoles rotos
espera y espera y mira
por encima de sus hombros.

« NO PASARAN ;
PASAREMOS »
DIJO
LA
DEMOCRACIA
ESPAÑOLA

repente sus grandes zarpas, el oso de Madrid se levante súbitamente para clamar justicia contra tanto crimen.

Al recuerdo de la dilatada, dura y mil veces heroica defensa de Madrid, va unido el de tantos y tantos compatriotas y amigos queridos que pusieron en ella lo mejor que tenían : su talento, unos ; sus energías físicas, otros. Algunos viven y, reclusos de cárcel en cárcel, van pagando su enorme delito de haber defendido, en la República, las leyes republicanas. Otros duermen ya su sueño eterno, después de haber dado, en defensa del ideal, su último y apasionado aliento. De entre estos últimos, y recordándolos como símbolo, mi sentimiento de afecto, unido a la identidad del ideal, destaca preferentemente uno : Miguel San Andrés « Miguelillo », como le llamábamos todos, buscando en el diminutivo familiar la forma de aumentar la expresión del afecto. De cuerpo enfermizo, flaco, pálido, con aquella su constante tosecilla vibrante y seca, febril casi siempre, optimista, decididor, dinámico, alma generosa, franco, honesto, bueno, gran republicano. Lo dió todo por el ideal y, defendiéndolo agotó sus energías. Fué un hombre en toda la extensión de la palabra. " Un hombre de libertad y de humanidad ", " Vir ", como diría Horacio.

Esos hombres y esas personalidades que quemán, por ser todo fuego, están condenados a morir de pie y fuera de la cama, aspirando a pleno pulmón el aire de la calle o la brisa de los campos anchurosos ; esos hombres, batidos por la resaca incandescente de las grandes tempestades pasionales, son el rayo de Júpiter que en sus descargas y « zigzags » fulminantes alumbran el camino de todo un pueblo y lo llevan a inauditas proezas de victoria o derrota, pero siempre con gesto de gran señor.

A esta rara especie perteneció Durruti. Ningún hombre de este siglo ha sido llorado por el pueblo como lo fué Durruti. Un millón de personas lo atestiguaron en la fúnebre ceremonia que le tributó Barcelona — CUNA DE HIDALGUÍA — ; exequias dignas de celebrarse a los acordes de una marcha que envidiarían en su crepúsculo los dioses teutónicos de Wagner.

Durruti era hijo de una familia de ferroviarios ; el padre, socialista, le transmitió al hijo el mismo cariño por los humildes y en ese medio telúrico de justicia forjóse el carácter brioso y arrogante de nuestro llorado compañero. De muy joven entregóse en cuerpo y alma a la lucha por la redención de los desposeídos y no hay acontecimiento importante, en las algaradas y contiendas políticas de estos últimos veinte años, donde no se vea implicado este hombre bondadoso hasta límites franciscanos, fuerte como las encinas de su tierra bravia, viril como puede serlo aquél que jamás dejó impune el menor atropello que le fuese dado remediar.

Se ha tejido una leyenda burda alrededor de esa gratuita fama de hombre violento, de « atracador con barba y de la FAI », según el modelo que difundieron los dibujantes del « Bé Negre » con regocijos de señor Esteve que acompañaban aquellos célebres reportajes de José María Planas en las columnas de ese semanario saturado de ironía rumbosa y de mal gusto la mayoría de veces. Es posible que tal fama se explicase entre escritores adocenados y cloróticos, porque en los impulsos de un cuerpo atlético, que rebosa vitalidad, las pasiones se manifiestan con potencia proporcional al instrumento orgánico en que se modulan.

En Durruti todo se expresa con prodigalidad, con plétora, quizá con exceso ; porque ante todo hay que estudiar su arquitectura fisiológica. En las anatomías atléticas — y el Doctor Santamaría cuando le administró los últimos cuidados de la ciencia no pudo por menos que exclamar admirado que nunca había visto cuerpo tan admirablemente robusto y armónico como el de aquel titán — las pasiones y los afectos se sienten con ímpetu arrollador pues es ley de ciclo vital que la sangre rica en glóbulos rojos transmita a las partes físicas y psíquicas tanto más energía cuanto más abundantes de caudal sean nuestras linfas.

Durruti no era un violento en el término usual y vulgar de la expresión. Bien se sabe que no ha habido hombre más bueno y amoroso fuera del círculo que le imponía la acción y que suponía valor intrínseco de su propia vida. En el fondo, y como un desdoble de su personalidad, Durruti era infantil, como todos los grandes emotivos. La violencia externa y contingente de Durruti no implicaba fruto de una brutalidad instintiva o innata — lejos de eso —, sino más bien signo de arrebató y furia vindicativa, cuando no trallazo justiciero.

Se ha dicho que Durruti era un gigante de corazón de niño y no podríamos hallar otra imagen que reflejase con exactitud matemática el rudo contraste que ofrecía aquel corpachón hercúleo vibrando en intensas emociones. Durruti, susceptible de darse a la más arriesgada aventura de valor personal, que plegarse a las exigentes obligaciones de una paciente tarea conspirativa, donde la bravura es mucho menos teatral pero valiosa en extremo, también sabía llorar. Dícese que llorar es de cobardes. ¡ Qué saben esos tufiteros del desenfado y la frase hecha !. Si hubieran visto a Durruti con los ojos llenos de lágrimas, sangrándole el corazón ante momentos decisivos de nuestra historia sabrían que se puede llorar y ser héroe....

Conspirador y agitador

Podrían llenarse montones de cuartillas solamente para describir prismas de esa desbordante personalidad de Durruti en tanto que hombre de acción. En este bosquejo periodístico de homenaje no tenemos más remedio que sacrificar el detalle rico en matices para que el lector tenga una visión conjunta y cronológica.

Poco antes de la dictadura de Primo de Rivera Durruti vino a Barcelona y se puso a trabajar de su oficio en un taller de la barriada de San Martín — de ajustador y según cuentan los que le han conocido se destacaba por una gran destreza profesional —, hasta que al fin lo despidieron por « indeseable y perturbador ». Sobrevino la dictadura de Primo de Rivera y la consiguiente clausura de Sindicatos obreros. La Confederación Nacional del Trabajo es declarada fuera de la ley y los militantes de nuestra organización se ven precisados a intensificar la lucha de grupo. Durruti perteneció a uno de los grupos mejor dispues-

(Pasa a la cuarta página).

NOTICIAS Y COMENTARIOS

La solidaridad mundial con la República en la asamblea internacional de mujeres

EL 24 de octubre se celebró en Washington la sesión de clausura de la Asamblea Internacional de Mujeres, convocada por algunas organizaciones femeninas de los Estados Unidos, en la que tomó parte la señora de Roosevelt, y a la que asistió, en representación de la Federación Democrática Internacional de Mujeres, Mme. Madeleine Braun, vicepresidente de la Asamblea Constituyente francesa. En esa sesión se aprobó una resolución condenando al régimen franquista, por el peligro que el mismo representa para la paz.

UN COMITE DE AYUDA A LAS JUVENTUDES DEMOCRATICAS ESPANOLAS

Las organizaciones juveniles polacas han constituido un Comité permanente de ayuda a las Juventudes democráticas españolas. Este Comité está integrado por todas las organizaciones juveniles de Polonia.

EL URUGUAY PIDE GARANTIAS PARA LOS ANTI-FRANQUISTAS ESPAÑOLES

El diputado Arandaza ha presentado a la Asamblea Constituyente uruguaya una proposición pidiendo que el Uruguay se dirija a los Estados Unidos, a fin de que se tomen medidas para que los procesos contra los antifranquistas españoles se desarrollen públicamente y en presencia de los periodistas extranjeros.

En Montevideo ha tenido lugar un gran mitin de solidaridad con el pueblo español.

BRASIL PROTESTA CONTRA LA POLITICA REPRESIVA DE FRANCO

La Asamblea Constituyente del Brasil ha aprobado, por unanimidad una resolución condenando la política represiva del régimen franquista.

Las Juventudes brasileñas, en su reciente Congreso, acordaron enviar a la O. N. U. un telegrama exigiendo la ruptura de toda clase de relaciones con el régimen franquista.

En España solamente los falangistas ont el droit au travail

SAINT SEBASTIEN. — Une feuille officielle de demande d'inscription dans le Registre Provisoire d'Importateurs, nous apprend les conditions qui, entre autres, sont demandées pour être admis comme Importateur. Les documents qu'il faut produire sont les suivants:

A) Certificat expédié par la Chambre Officielle de Commerce et Navigation de Guipuzcoa, certifiant que le demandeur est dûment immatriculé et au courant dans le paiement des impôts.

B) Déclaration de capacité et aptitude signée par la Chambre.

C) Aval d'adhésion au « Movimiento Nacional ».

La note explicative numéro trois, dit :

« Le certificat d'adhésion au « Movimiento Nacional » sera demandé par l'entremise de la Phalange Espagnole Traditionaliste et des JONS. Si le demandeur est un étranger, il devra produire un certificat d'inscription dans son consulat d'origine, si possible, avec indication de la dite circonstance. »

Un criminal falangista ajusticiado en Madrid

La resistencia en España no se arredra ante el terror franquista.

En pleno Madrid, hace pocos días, ha sido ejecutado Hipolito...

LE TYRAN ESPAGNOL A NUREMBERG

Von Keitel accuse Franco

Franco devant les Nations Unies

L'INTERNATIONAL NEWS SERVICE des Etats - Unis avait obtenu trois articles des anciens chefs hitlériens des forces de terre, mer et air, les Maréchaux Von Keitel, Goering et Amiral Raeder au sujet du thème « Pourquoi nous avons perdu », lesquels ont été reproduits par la presse mexicaine. Le plus intéressant des trois articles, du point de vue de la position internationale difficile où se trouve aujourd'hui le franquisme, est celui de Von Keitel, pour qui Hitler de même que les milieux gouvernementaux de l'Allemagne n'avaient pas de secrets, en sa qualité de Chef de l'« Ober Kommando » ou Commandement suprême allemand et principal conseiller militaire du Führer. Aujourd'hui Von Keitel se trouve inculpé à Nuremberg et, au moment où nous écrivons ces lignes, il vient d'être condamné à mort. (1).

La preuve fournie par Keitel dans son article, au sujet de la collaboration de Franco avec les nazis, est accablante et définitive. Si les démocraties dans l'ONU cachent leur tête sous l'aile, devant la belligérance de l'Espagne franquiste pendant la guerre en faveur de l'Axe, auquel il doit son existence, elles combleront de ridicule le nou-

lemans avaient prêté le contraire) et à l'étranglement des forces nazies projeté par Eisenhower avec l'aide de Patton à la tête de la 3ème armée américaine. Keitel attribue cette défaite aux erreurs commises par les subordonnés du maréchal Von Rundstedt, spécialement l'ex-sergent Sepp Dinach lequel disposait de sept divisions sous ses ordres mais qui manquait de la plus élémentaire compétence militaire pour les commandes. Sepp Dinach, fervent hitlérien et politicien, avait été porté au haut commandement des SS et était devenu général de corps d'armée grâce aux nazis.

Mais ce qui offre une importance énorme, du point de vue de la situation internationale de l'Espagne franquiste, c'est l'appréciation de Keitel selon laquelle : au lieu d'avoir attaqué la Russie, nous aurions pu étrangler l'empire britannique, en lui interdisant la Méditerranée » (celui-ci fut en réalité le motif de la guerre d'Espagne). D'après Keitel, le premier pas vers ce but aurait dû être la conquête de Gibraltar, dont le projet est connu, une autre opportunité que nous avons manquée.

Keitel déclare que l'on avait effectué même les derniers préparatifs en vue d'attaquer cette forteresse et que dans les montagnes du Jura français, d'une roche analogue à celle de Gibraltar, on avait fait des essais avec des troupes aéroportées et des ingénieurs spécialisés en démolitions et l'on avait essayé l'efficacité des canons LTH 105 et S.F. H. 18-150 et des mortiers de 210 mm. pourvus de projectiles et de dispositifs spéciaux.

Et voici que l'on trouve la première accusation concrète de l'article contre Franco. Keitel affirme textuellement: Franco était parfaitement disposé à nous fournir des bases sur le territoire espagnol, à condition que nous...

en Méditerranée et afin de chercher une intervention britannique sur le théâtre d'opérations grec, Hitler, conseillé par Keitel, envahit la Yougoslavie avec les quatre armées du maréchal List (64 divisions dont 8 motorisées) lesquelles fortes de l'appui bulgare et hongrois, anéantirent les 20 pauvres divisions yougoslaves.

Considérant que l'artère vitale britannique Gibraltar-Suez se trouvait menacée, Churchill ordonna l'interruption de l'offensive de la 8ème armée commandée par Wavell qui avait atteint El Agheila (10 février 1941) à 500 km. à l'intérieur de la Lybie italienne, après avoir pris Tobrouk, Bardia et Benghazi et qui avait battu grâce à un mouvement de débordement un grand nombre d'adversaires italiens qui avaient lutté en Espagne. Parmi eux se trouvait « la fameuse division Littorio, l'une des plus grandes unités terrestres italiennes qui avaient été engagées contre nous sur le front de Santander et qui avait vilement assassiné à coups de mitrailleuses un grand nombre de vieillards, de femmes et d'enfants qui se trouvaient évacués à Santa Coloma de Queralt, après avoir pris le village. Dans cette fuite de Lybie se trouvaient parmi d'autres le général Ettore Bastico (fait prisonnier quelque temps plus tard, lors de la défaite de Rommel, et le fantôme absurde et ridicule d'Annibal Bergonzoli, « barba e lettrica » tous les deux tristement connus en Espagne.

Wavell démissionna, sans que sa démission fût acceptée, lorsqu'on lui ordonna d'envoyer en Grèce quatre divisions sous les ordres du massif général Sir Maitland Wilson, connu sous le nom de « Button », car ses troupes lui trouvaient une certaine ressemblance avec cet éléphant des dessins enfantins. Un contingent aussi réduit continuait à...

où il fit les déclarations suivantes :

« L'Espagne nationaliste a des origines fascistes qui l'empêchent de renoncer au parrainage de Hitler et de Mussolini et, fidèle à ses origines, elle aurait dû représenter, par rapport au conflit européen une tendance dictée par le double devoir de la gratitude et de l'amitié.

Franco et moi-même, et derrière nous l'Espagne nationaliste, nous avons joué non seulement en faveur de la victoire de Berlin mais nous l'avons souhaitée par nos vœux les plus ardents et les plus sincères. Mon désir était d'entrer en guerre au moment de la victoire allemande quand il fallait brûler les dernières cartouches, exactement comme la Russie l'a fait contre le Japon.

Conclusions

Serrano Suñer, au moins, a été sincère. Ses phrases constituent un éloquent témoignage de l'attitude franquiste pendant la guerre, et elles confirment entièrement les accusations de Keitel contre Franco — ce dernier n'entra pas en guerre parce que Hitler ne lui demanda pas une action immédiate.

Une fois que les opérations furent engagées contre la Russie, Hitler craignit, se rappelant des guerres napoléoniennes, de se voir compromis dans des combats violents sur les deux extrêmes du continent européen, et seule cette circonstance déconseilla l'attaque sur Gibraltar. De toutes façons, s'il avait été vainqueur Hitler n'aurait pas toléré l'existence de régimes douteux ou ennemis sur le continent européen.

Mais la myopie des démocraties ne tient pas compte de l'attitude assumée par l'Espagne franquiste pendant la guerre (attitude qui n'a heureusement aucun rapport avec...

En torno a un discurso de Franco

La oposición contra el franquismo se incrementa entre las masas campesinas

EL dictador Franco, continuando su trayectoria demagógica, para aparentar, ante España y ante el mundo, que deja libre expresión a la opinión del país, ha convocado hace poco tiempo un llamado congreso de « Hermandades de Labradores y Ganaderos de España ».

A pesar de que los delegados fueron designados por las autoridades falangistas, el Congreso ha dado lugar a cierto número de manifestaciones y de incidentes, que ponen en evidencia la unanimidad de todas las capas agrarias de España en la condenación del régimen franquista.

Las opiniones más generalmente expresadas en los debates del Congreso fueron protestas contra el aparato burocrático que Falange ha implantado para robar los productos del campo ; diversos delegados llegaron incluso a pedir que se estableciese el derecho de los campesinos a vender libremente los frutos de sus tierras y de su trabajo.

Como clausura del Congreso, una nutrida representación del mismo fué recibida personalmente por Franco, el cual hizo todos los esfuerzos posibles, en un lamentable discurso, por justificar la política de su Gobierno. El tono absolutamente defensivo del discurso que Franco pronunció ante los delegados de las llamadas « Hermandades » es un reflejo bien sintomático del fracaso completo de la política franquista en el campo y de su incapacidad para hacer frente y resolver problemas, que no afectan solamente a la agricultura, sino a toda la población del país.

En primer lugar, Franco tuvo que reconocer en su discurso que « en el Congreso habían aflorado y surgido inquietudes ». Que se había expresado en él « el ansia de paz, el ansia de pan, el ansia de justicia », de esa paz, de ese pan, y de esa justicia que precisamente el franquismo niega a...

que, por otro lado, provoca la injusticia social más espantosa conocida en nuestro país.

En tercer lugar Franco invocó el ejemplo del extranjero, como forma de defender su política de latrocinios, diciendo que también en los demás países del universo se procede a la requisición de los productos agrícolas. Pero a este propósito, está claro para todos los españoles que incluso en aquellos países cuyas tierras han sido arrasadas, hace menos de dos años, durante las grandiosas batallas contra el hitlerismo, la situación alimenticia — grave en muchos casos —, no alcanza al grado de hambre y miseria que reina en nuestro país para todos los trabajadores.

Por muchos equilibrios que irte hacer el franquismo, los españoles no se dejan engañar. Saben que la causa de los atroces sufrimientos que padecen reside en el carácter fascista del régimen de Franco y Falange. Los campesinos, concretamente, saben que son Franco y Falange los que les roban los frutos de su trabajo. Recuerdan, en cambio, los tiempos de la República en que la Reforma Agraria les había dado tierras, que posteriormente les han sido vilmente arrebatadas por Franco. Y los campesinos, como todo el pueblo español...

varon enviar a la O. N. U. un telegrama exigiendo la ruptura de toda clase de relaciones con el régimen franquista.

Organizado por la Asociación brasileña de Amigos del pueblo español, se celebró el 24 de Octubre, en Río de Janeiro, un mitin de solidaridad con el pueblo español, en el que tomaron parte representantes de todos los partidos progresivos de aquel país.

VENEZUELA BOICOTEA A LOS BARCOS FRANQUISTAS

El 15 de Septiembre llegó al puerto de Piedras el barco franquista « Gobeo », con el propósito de cargar cien mil barriles de petróleo.

Los obreros portuarios se negaron a cargar ese barco.

Los precios siguen aumentando en España

Ya hemos demostrado en números anteriores, que la gran campaña lanzada por los franquistas, a bombo y platillo, contra la carestía de la vida, no había dado el menor fruto positivo en beneficio de los españoles.

Queremos aportar hoy un testimonio sacado de la propia prensa de Falange.

El periódico de Barcelona « Solidaridad Nacional », del 15 de octubre, escribe lo siguiente :

« A la ligera baja que se notó hace unos días en algunos artículos, ha seguido una nueva alza más importante aun que las anteriores. Ayer, en Barcelona, los huevos se vendían a 30 y 33 pesetas la docena ; el azúcar a 40 pesetas el kilo ; el aceite a 50 pesetas el litro ; el

arroz a 19 y a 20 pesetas el kilo. »

Es interesante recordar, a este propósito, que según una disposición oficial del Ministerio de la Agricultura falangista, el arroz, cuya cosecha es íntegramente requisada, es pagado a los campesinos 1,50 ptas el kilo. »

Comparando estas dos cifras, ambas recogidas de fuentes franquistas, se deduce fácilmente las proporciones gigantescas de los beneficios que hacen los estraperlistas a costa del hambre del pueblo. Y si se tiene en cuenta que es el propio Estado franquista el que requisaba la cosecha de arroz, se llega fácilmente a la conclusión terminante de que esos estraperlistas no son otros que los propios dirigentes de Falange.

Comparando estas dos cifras, ambas recogidas de fuentes franquistas, se deduce fácilmente las proporciones gigantescas de los beneficios que hacen los estraperlistas a costa del hambre del pueblo. Y si se tiene en cuenta que es el propio Estado franquista el que requisaba la cosecha de arroz, se llega fácilmente a la conclusión terminante de que esos estraperlistas no son otros que los propios dirigentes de Falange.

Comparando estas dos cifras, ambas recogidas de fuentes franquistas, se deduce fácilmente las proporciones gigantescas de los beneficios que hacen los estraperlistas a costa del hambre del pueblo. Y si se tiene en cuenta que es el propio Estado franquista el que requisaba la cosecha de arroz, se llega fácilmente a la conclusión terminante de que esos estraperlistas no son otros que los propios dirigentes de Falange.

Comparando estas dos cifras, ambas recogidas de fuentes franquistas, se deduce fácilmente las proporciones gigantescas de los beneficios que hacen los estraperlistas a costa del hambre del pueblo. Y si se tiene en cuenta que es el propio Estado franquista el que requisaba la cosecha de arroz, se llega fácilmente a la conclusión terminante de que esos estraperlistas no son otros que los propios dirigentes de Falange.

Comparando estas dos cifras, ambas recogidas de fuentes franquistas, se deduce fácilmente las proporciones gigantescas de los beneficios que hacen los estraperlistas a costa del hambre del pueblo. Y si se tiene en cuenta que es el propio Estado franquista el que requisaba la cosecha de arroz, se llega fácilmente a la conclusión terminante de que esos estraperlistas no son otros que los propios dirigentes de Falange.

La inflación de la moneda

Según un informe confidencial del director del Instituto español de la Moneda, las reservas de divisas que España acumuló durante la última guerra — solamente Suiza le envió 260 millones de francos suizos — están agotadas. Existe una corrupción indescriptible, en la cual están gravemente comprometidos jefes del Ejército y jerarcas de Falange.

Y esta situación tiende a empeorarse. La circulación fiduciaria ha aumentado considerablemente bajo el franquismo.

En 1934, bajo el régimen republicano, la circulación fiduciaria era de 4.724 millones de pesetas. Bajo el franquismo, esta circulación marca el siguiente ritmo :

Años	Millones de pesetas
1941	13.535
1942	15.738
1943	15.609
1944	16.582
1945	18.960

Y esta cifra, ya astronómica, de 18.960 millones de pesetas de circulación fiduciaria, va a ser ahora aumentada en cerca de un tercio más. Un reciente decreto del ministerio de Hacienda eleva a 23.000 millones de pesetas, como máximo el valor total de los billetes puestos en circulación « en tanto no se disponga otra cosa ». Es decir, que los franquistas no se contentan con el 483,8 % que ha sido elevada la circulación fiduciaria con relación a la que había antes de la guerra, sino que todavía dejan la puerta abierta para una mayor inflación.

de la belligerancia de l'Espagne franquiste pendant la guerre en faveur de l'Axe, auquel il doit son existence, elles combleront de ridicule le nouvel organisme international et lui enlèveront tout prestige, sans compter l'énorme responsabilité historique qu'ils contracteront.

Accusations contre Franco

Dans l'article que nous venons de citer, Von Keitel énumère ce qu'il appelle « les opportunités manquées » par les nazis pendant la guerre, considérant El Alamein comme le moment le plus proche de la victoire pour le nazisme. (Raeder considère dans son article que le fait de ne pas avoir tenté l'invasion de l'Angleterre constitue le plus grand échec de l'Allemagne et de l'aviation de Goering).

Une autre « opportunité manquée » fut, d'après Keitel, l'échec de l'offensive contre Anvers (en 1944) qui aurait permis de mettre au point les fusées volantes « V » et les avions à réaction.

En réalité, cet échec allemand est dû au FIDO (lignes de défense) pour chasser le brouillard, qui permirent aux avions alliés de prendre l'air alors que les météorologues al-

mais la plupart des troupes ne tient pas compte de l'attitude assumée par l'Espagne franquiste pendant la guerre (attitude qui n'a heureusement aucun rapport avec celle de la véritable Espagne), attitude qui s'est vue confirmée avec une grande clarté par l'accusation de Von Keitel et par d'autres témoignages nombreux : les documents du Département d'Etat des Etats-Unis et les paroles du « caudillo » et des acolytes tels que Serrano Suñer. Ces paroles si elles pouvaient être répétées devant les Assemblées de l'ONU au moyen de haut-parleurs, troubleraient les consciences d'un grand nombre d'hommes d'Etat, dont la conduite équivoque et hésitante a permis l'asphyxie du Gouvernement Républicain légitime pendant la guerre d'Espagne, et admet aujourd'hui la survivance de ce foyer nazi-fasciste au milieu du monde d'après-guerre. Ce foyer, en plus de se moquer des vainqueurs, comme il a été prouvé par la récente disparition de Degrelle, le criminel de guerre belge, tyrannise les Espagnols et constitue un véritable danger pour l'avenir de l'humanité.

Ceci fut postérieurement, confirmé à Lisbonne, en toute franchise par Serrano Suñer, « le beau-frère » au cours d'un entretien qui eut lieu quelques mois avant la Conférence de San Francisco avec un correspondant de « Paris-Presse »,

La ruse grecque que Franco et les nazis voulaient répéter

Cette fameuse ruse s'était produite dans les circonstances suivantes. Les neuf faibles divisions grecques de Papagos avaient battu en 1940 sur la frontière sud de l'Albanie les cinq corps d'armée mussoliniens conquérants de ce pays. Afin de menacer stratégiquement la Grèce en se montrant

de l'attitude assumée par l'Espagne franquiste pendant la guerre (attitude qui n'a heureusement aucun rapport avec celle de la véritable Espagne), attitude qui s'est vue confirmée avec une grande clarté par l'accusation de Von Keitel et par d'autres témoignages nombreux : les documents du Département d'Etat des Etats-Unis et les paroles du « caudillo » et des acolytes tels que Serrano Suñer. Ces paroles si elles pouvaient être répétées devant les Assemblées de l'ONU au moyen de haut-parleurs, troubleraient les consciences d'un grand nombre d'hommes d'Etat, dont la conduite équivoque et hésitante a permis l'asphyxie du Gouvernement Républicain légitime pendant la guerre d'Espagne, et admet aujourd'hui la survivance de ce foyer nazi-fasciste au milieu du monde d'après-guerre. Ce foyer, en plus de se moquer des vainqueurs, comme il a été prouvé par la récente disparition de Degrelle, le criminel de guerre belge, tyrannise les Espagnols et constitue un véritable danger pour l'avenir de l'humanité.

Ceci fut postérieurement, confirmé à Lisbonne, en toute franchise par Serrano Suñer, « le beau-frère » au cours d'un entretien qui eut lieu quelques mois avant la Conférence de San Francisco avec un correspondant de « Paris-Presse »,

Ceci fut postérieurement, confirmé à Lisbonne, en toute franchise par Serrano Suñer, « le beau-frère » au cours d'un entretien qui eut lieu quelques mois avant la Conférence de San Francisco avec un correspondant de « Paris-Presse »,

Permitido

COMUNICADO DEL COMITE CENTRAL del Partido Comunista de España

Diversos periódicos se han hecho eco de una información proporcionada por la agencia norteamericana « United Press », en relación con supuesto golpe de Estado comunista en España. Según esa información, que no corresponde a la verdad, se han operado detenciones de dirigentes comunistas en paso para España desde Francia y Tángrer. Se afirma haber encontrado planes de insurrección en poder de dichos supuestos detenidos por la policía falangista.

El Comité Central del Partido Comunista de España desmiente categóricamente la existencia de tal complot. Es falso que dirigentes comunistas hayan sido detenidos en paso a España desde Francia y Tángrer, y más falso todavía que se encuentren en poder de comunistas pretendidos planes de insurrección.

Se trata de una burda provocación de neto sabor policíaco fascista para dar la impresión de que un acuerdo de rup-

tura con Franco por parte de las Naciones Unidas, entrañaría inevitablemente la guerra civil. Esta provocación ha sido montada en momentos en que el mundo democrático, y en primer término el pueblo español, esperan que la Organización de las Naciones Unidas, actualmente reunida, adopte decisiones energéticas contra el régimen fascista del general Franco. Esas noticias favorecen a Franco y perjudican la causa de la República Española, y tratan de dar argumentos a los que se resisten a aprobar medidas contundentes para liquidar el fascismo español, esgrimiendo el pretexto de peligro de guerra civil. Una vez más la máscara del anticomunismo sirve para encubrir maniobras de defensa del fascismo contra la unidad de las fuerzas democráticas españolas y del mundo entero.

Denunciamos esos métodos nefastos que pretenden enturbiar la atmósfera en beneficio del fascismo español y contra

nuestro heroico y abnegado pueblo. Ponemos en guardia a todos nuestros amigos contra esos manejos y otros que pueden producirse, especialmente en estas circunstancias de discusión en el seno de las Naciones Unidas.

Lo que hay de verdad es una terrible agudización del terror franquista contra las fuerzas republicanas de todas las tendencias y, principalmente, contra el Partido Comunista. Cientos y miles de republicanos están siendo detenidos y torturados salvajemente en cárceles y comisarias. El franquismo ha emprendido una verdadera caza del hombre, asesinando a los más valerosos republicanos. Un ejemplo de esto es el caso de CASTO GARCIA ROZA, Secretario del Partido Comunista de Asturias, que, detenido por la policía, fué muerto por ésta en la Comisaría de Gijón, después de haberlo sometido a las más bárbaras torturas hitlerianas. Otro el de AGUSTIN ZOROA, dirigente

comunista de Madrid, que está siendo salvajemente torturado en la Dirección de Seguridad, por los bárbaros falangistas. El franquismo pretende, ayudado por sus amigos del exterior, encubrir sus asesinatos lanzando especies falsas para tratar de justificar sus crímenes. Llamamos a todos los amigos de la España republicana para que desplieguen todas sus energías a fin de salvar la vida de miles de republicanos presos en las cárceles.

Al denunciar por el presente comunicado la burda patraña urdida por los falangistas hitlerianos y sus valedores internacionales, el Partido Comunista proclama nuevamente su firme decisión de continuar la lucha en unión de todas las fuerzas republicanas y antifranquistas en defensa de los intereses del pueblo hasta conseguir la restauración del régimen democrático republicano en España.

El Comité Central del Partido Comunista de España. — París, 5-11-1946.

« He venido a rectificar los errores de un siglo », dijo Franco. Pero los campesinos, y todos los españoles, saben perfectamente que su situación era mucho mejor en los tiempos de la República, que lo es hoy bajo el franquismo, y sin embargo el mismo siglo ha precedido a los dos regímenes.

El segundo argumento de Franco, para intentar justificar las requisiciones de los productos agrícolas, se basa en la necesidad de distribuir estos productos entre la población de las ciudades. « Existe la intervención que el Estado se ve forzado y obligado de llevar a cabo en los productos alimenticios y del campo ; no es un capricho del Gobierno sino una necesidad para que España no se muera de hambre ». Pero todos los españoles saben que España se está muriendo de hambre, porque las requisiciones sirven, no para distribuir los productos del campo entre las masas ciudadanas, sino para alimentar un escandaloso mercado negro, con el cual se enriquecen fabulosamente los propios jerarcas del régimen, y

El primer argumento consiste en echar la culpa de la situación presente a todo un siglo de la historia de España.

« He venido a rectificar los errores de un siglo », dijo Franco. Pero los campesinos, y todos los españoles, saben perfectamente que su situación era mucho mejor en los tiempos de la República, que lo es hoy bajo el franquismo, y sin embargo el mismo siglo ha precedido a los dos regímenes.

El segundo argumento de Franco, para intentar justificar las requisiciones de los productos agrícolas, se basa en la necesidad de distribuir estos productos entre la población de las ciudades. « Existe la intervención que el Estado se ve forzado y obligado de llevar a cabo en los productos alimenticios y del campo ; no es un capricho del Gobierno sino una necesidad para que España no se muera de hambre ». Pero todos los españoles saben que España se está muriendo de hambre, porque las requisiciones sirven, no para distribuir los productos del campo entre las masas ciudadanas, sino para alimentar un escandaloso mercado negro, con el cual se enriquecen fabulosamente los propios jerarcas del régimen, y

La cárcel de mujeres de Ventas

Nuevos actos, recogidos por personalidades extranjeras, nos permiten completar el cuadro espantoso que ofrece una de las cárceles dedicadas en la España franquista a las mujeres.

En la cárcel de Ventas, se encuentran actualmente presas 948 mujeres. Entre ellas, algunas son ancianas de 70 años de edad. Otras son niñas de 16 años.

La alimentación es completamente insuficiente, ni siquiera

Des milliers d'enfants emprisonnés en Espagne

L'Espagne franquiste est une immense prison pour hommes et femmes, à laquelle les enfants eux-mêmes n'échappent pas. Pour ceux-ci, le franquisme a créé de nombreuses maisons de correction, où l'on envoie non seulement les petits délinquants mais encore les enfants de pas mal d'antifranquistes prisonniers ou assassinés par le franquisme.

A l'occasion de la 10ème Assemblée nationale des Tribunaux de mineurs, qui a eu lieu à Barcelone, une fête a été organisée pour les enfants « sous tutelle » (C'est ainsi qu'on appelle les enfants prisonniers) ; 1200 enfants d'une maison de correction de Barcelone y ont assisté.

A cette occasion, le ministre de la Justice de Franco, Fernandez Cuesta, a déclaré :

« 35 Tribunaux de cette classe fonctionnent aujourd'hui en Espagne. Avant la fin de l'année actuelle, quatre nouveaux vont être constitués et nous espérons à bref délai l'établissement de dix qui manquent à l'objet qu'il en fonctionne un dans chaque province. »

Du chiffre précédent et de ces mots, deux conclusions nous suivent :

1. — S'il y a 1200 enfants dans une maison de correction, et s'il y a 35 Tribunaux de mineurs, le nombre d'enfants prisonniers (bien que le nombre des internés ne soit pas le même dans toutes les maisons) dépasse sûrement 30.000.

2. — Aussi bien pour les enfants que pour les hommes, le souci du gouvernement franquiste c'est de constituer beaucoup de tribunaux et de bâtir beaucoup de prisons, tel que le montre l'intention de Fernandez Cuesta de créer 14 tribunaux de mineurs, car il n'y a pas assez de ceux qui existent déjà.

ra representa 1.500 calorías.

Todas las mujeres que se encuentran en Ventas han sido barbaramente torturadas en las Comisarias, o en los sótanos de la Dirección General de Seguridad, antes de ser trasladadas a la cárcel.

La casi totalidad de las detenidas lo son por razones políticas, es decir por ser antifascistas y en muchos casos por el hecho solamente de ser familiares de antifascistas.

Madrid - Durruti

(Viene de primera página).

tos en hombres de coraje entre los que se recuerda al malogrado Ascaso — su inseparable amigo muerto frente a Atarazanas después de pasmar a los combatientes gloriosos con su arrojo temerario, por una bala que le perforó el craneo produciéndole la muerte instantánea —, Ricardo Sanz, García Oliver, Torres Escartín, Aurelio Fernández, Gregorio Jover.

De aquel grupo que tantas actividades desarrolló, algunos han desaparecido. Durruti, Aurelio Fernández, Ascaso, Gregorio Jover lograron escapar a Francia para llevar como tantos otros emigrados políticos una vida de agitación intensísima. Primo de Rivera pidió al gobierno francés la extradición de Durruti, Ascaso y Jover, y casi estuvieron a punto de ser entregados a las autoridades españolas. Narrar este período de la vida del insigne guerrillero nos llevaría muy lejos y aun viven personas que saben cuales fueron las actividades puestas en juego por nuestro compañero para derribar la dictadura de Primo de Rivera. No hay político de la II República Española que no conozca personalmente, o de oídas, a Durruti.

Luego, el trono de los Borbones se vino abajo. Ya tenemos la República. Estos cinco años de República bastarían para dar materiales biográficos con que escribir varios volúmenes. No hay suceso, no hay lucha que en favor de los trabajadores se tercié, donde no se recorte la pujante silueta de Durruti. Es el Centauro de los acontecimientos pues persona y suceso forman un mismo cuerpo y se confunden en una misma naturaleza. Cuando no puede imprimir su sello personal a la historia viva es porque lo encierran en una ergástula o lo destierran. Y hasta en el destierro se le teme y se le respeta. En la tribuna Durruti fué el orador que sin tener relevantes cualidades se le escuchaba con entusiasmo. Fué un orador de multitudes y el pueblo quería escuchar a Durruti por que nadie como él supo comprender el vértigo de esa alma colectiva inquieta y enigmática. No nos ruboriza afirmar — ello es cierto como la luz del sol que nos calienta — que, sin ser orador, todo el mundo quería oír aquel vozarrón vigoroso y contemplar aquel gesto escueto, viril y poderosamente expresivo; seco y enérgico, sin ampulósidades ridículas. En Durruti lo trágico adquiría un tono de sobria austeridad que por su misma sencillez enardecía y ponía frenéticas a las multitudes. Ah, aquel mítin de Artes Decorativas en los terrenos de la Exposición de Barcelona !...

La República fué demasiado blanda, tal vez demasiado temerosa por los apretones que le hacían crujir los huesos a izquierda y derecha, pero el caso es que vino la sublevación del 19 de Julio.

Durruti encarna como nadie la voluntad inquebrantable de todo un pueblo que se levantó en armas ante la amenaza del inmenso peligro que se cernía sobre España.

Hay que luchar... es la vida y la muerte. Y se peleó con bravura ejemplar. Díganlo sino los que vivieron las intensas jornadas de Julio en las que Durruti se prodigó derramando torrentes de fiebre y actividad. Atarazanas...

Luego es el poder de la tierra leal en manos de la C.N.T. y del cual se hizo un uso que algún día discutiremos si en vez de ser nuestra la calle lo hubiese sido de los que denigraron siempre a la C.N.T. e hicieron gala de totalitarismos desenfrenados. Pero la lucha continúa. Companys señala a Durruti como el hombre providencial. Hay que marchar a Aragón. A la mañana siguiente la caravana trepidante se pone en marcha y a su paso por la Diagonal se la saluda con vítores...

Aragón, Madrid y muerte de Durruti

En Aragón la columna Durruti se cubre de gloria. Se populariza el célebre gorro y la chaquetilla de cuero. Batalla en los llanos de Farlete... Más tarde, es Durruti quien pide a Barcelona armas para el frente decisivo de Aragón del que depende la suerte de la guerra. Pero no hay armas o tal vez no interesa que las haya. Durruti clama contra los politiqueros de retaguardia y, en este ambiente de fuego llegamos a principios de Noviembre,

EN EL DECIMO ANIVERSARIO de la batalla de Madrid

(Viene de la primera página).

MADRID ERA ATACADO

PERO Madrid era atacado por diferentes puntos. Nuestras tropas se retiraban ordenadamente desde los llanos extremeños. El enemigo luchaba con tanques y con aviación. En Talavera se combatió con denuedo. Las fuerzas del Tajo dejaron una parte de la vega. El enemigo avanzaba hacia Toledo. Los pueblos de esta provincia fueron perdiéndose uno tras de otro. Por la sierra de Gredos el enemigo avanzaba también, entrando en la provincia de Madrid. La Sierra del Guadarrama se mantenía intacta. Pero el enemigo hostigaba por Somosierra y por el Alto del León. Madrid se hallaba a punto de ser asediado.

En la tarde del 5 de noviembre el enemigo llegaba a Getafe y a los Carabanchales. Campamento y la Casa del Campo recibían los primeros obuses.

El Gobierno decidió abandonar Madrid. ¿ Todo estaba perdido? El Gobierno, según informes del Alto Mando militar del Ministerio de Defensa Nacional, no contaba con efectivos para defenderlo. La prudencia obligaba a aquella medida.

JORNADAS HISTORICAS

PERO el pueblo de Madrid no quería perder la partida. Las jornadas históricas de un 2 de Mayo se evocaron. Madrid se superaba a sí mismo.

Las horas eran febriles y angustiosas. El ruido del cañón comenzó a oírse desde primeras horas de la tarde. Las fuerzas llegaban fatigadas de los frentes, después de tantos días de repliegues y de retiradas interminables.

El grito varonil de « No pasarán » comenzó a sonar desde los primeros momentos. En la Casa del Pueblo, en los Sindicatos, en los Ateneos libertarios y sedes de los partidos políticos, se concentró la masa de patriotas decididos a todo. No había que perder tiempo. El enemigo se había plantado en las puertas de Madrid. Armas no había en abundancia. Pero se buscarían. En los centros anteriormente menciona-

dos y organizaciones sindicales, Madrid era una brasa al rojo vivo. Los hombres abandonaban las fábricas, los talleres, las oficinas, los despachos y demás lugares de trabajo. Se constituyeron las primeras unidades militares para la defensa de Madrid. El espíritu de Malasana, de Daoiz y de Velarde animaba a todos. La lucha era diferente, pero el sentimiento que les alentaba era el mismo: la libertad y la independencia de todo un pueblo.

Mujeres, niños y ancianos tampoco estaban ociosos. Empezaron a levantar las primeras barricadas. En Useras, en las Ventas, en el Puente de Vallecas, en el Puente de Toledo, en la carretera de Extremadura y en cuantos lugares se creía que la lucha podía llegar. Los adoquines de las calles sirvieron para erigir los primeros parapetos. Las manos trabajaban con denuedo, mientras los corazones vibraban de una emoción intensa.

EL GENERAL MIAJA Y LA JUNTA DE DEFENSA

EN el Ministerio de Defensa — aquel viejo caserón del Palacio de Buenavista que levantó Godoy, con sus jardinillos de abetos y acacias — se hallaba cada vez más solitario. Un grupo de militares leales quedaba en pie. Entre ellos recordamos a dos: Uno viejo y otro relativamente joven. El viejo era el General Miaja. El General Miaja, con su cara bondadosa, sonreía. Había recibido un pliego del Gobierno, donde se le ordenaba defender Madrid. A su lado se hallaba un militar imperturbable: era el Teniente Coronel Vicente Rojo. Los dos constituyeron, desde los primeros momentos, un todo armónico y completo. El General era el corazón, lleno de fe y de coraje. Don Vicente Rojo, el militar sereno, laborioso y organizador. La defensa de Madrid comenzaba. Empezaba a tener un principio orgánico.

Aquella noche surgió el organismo político que dirigiese aquella difícil defensa: fué la Junta Nacional de Defensa de Madrid. La constituían todos los partidos políticos y organizaciones sindicales. La obra de

go seguía presionando. Había penetrado en la Casa de Campo e intentaba pasar el río Manzanares. En Useras y en la carretera de Extremadura la lucha se hacía cada vez más intensa. Las órdenes de Yagüe y de Varela se habían captado. Madrid había de ser asaltado en plazo de veinticuatro horas. Las fuerzas moras y de la legión, preionaban hacia la Ciudad Universitaria. Algunos moros habían llegado hasta el Paseo de Rosales. Otros cruzaban el Manzanares por las cercanías del Puente de los Franceses. Se establecía una cabeza de puente. Pero los pechos enardecidos de los madrileños — habitantes de Madrid, y aunque esto parezca un pleomasno hay que decirlo — se mantenían firmes en sus puestos de lucha. Otra vez los « mame-lucos » de Franco eran tenidos a raya.

Madrid era bombardeado. Tetuán, en Cuatro Caminos, en el Barrio de Pozas las bombas habían causado daños considerables. Los cañones, emplazados en el Retiro madrileño, comenzaron a disparar. La aviación fascista causaba las primeras víctimas en población no combatiente del Madrid heroico. Unas bombas cayeron en las cercanías del Museo del Prado. La Telefónica era también objeto de intenso bombardeo. Con ella la Gran Vía, la Puerta del Sol y las calles adyacentes. Casas enteras eran derrumbadas en pleno incendio. No podemos olvidar aquellas noches. Madrid era una inmensa hoguera. Hasta las bóvedas del « Metro » habían sido perforadas.

MADRID RESISTIO

Pero Madrid resistió, para asombro del mundo. El primer objetivo del fascismo internacional no era satisfecho. El milagro de la resistencia se había hecho carne. El « no pasarán » histórico se había convertido en una viva realidad. Después? Todo lo recordamos. La emoción embargaba nuestro cerebro. Y son tantos los recuerdos que evocamos al correr de nuestra pluma que no podemos transcribir por no hacer interminable nuestra crónica. Las primeras

informaciones aparte. Mencionaremos solo el hecho. Pero Madrid no perdió, ni por un momento, su moral. El mundo seguía atónito aquella gesta. Madrid se había defendido un día y otro día frente a un ejército bien pertrechado, que no carecía de ningún medio de la guerra moderna, que el fascismo internacional le había proporcionado. Tanques, aviación, ametralladoras, baterías de todos los calibres, morteros e infinidad de ametralladoras. No obstante, no pasaron. Madrid lo sufrió todo. Hambre, miseria, frío, privaciones, peligros, riesgos, la muerte en cada encrucijada. No obstante, resistió. El humorismo del chispero madrileño, hecho de sorna y de gracejo, no se perdió ni un sólo momento. « Madrid, corazón de España », como cantó un poeta, no dejó de vivir intensamente y soportar estoicamente todas las privaciones. La vida no se paralizó ni un sólo instante. Todos los servicios continuaron normalmente: agua, gas, electricidad, transportes, espectáculos. Cada ciudadano cumplía con su deber y eso era todo. A la « quinta columna » — que no era un grano de anís — se la tuvo siempre a raya. Se la hizo abortar todos sus movimientos, que no fueron pocos.

EL ESTIMULO DE UN PUEBLO

DESPUES, aquel viejo caserón, que levantó Carlos III, el Ministerio de Hacienda, se convirtió en cuartel general. Sus sótanos sirvieron de despachos al general Miaja — heroico defensor de Madrid — y a su Estado Mayor. Madrid siguió combatiendo. Después de los combates de la Ciudad Universitaria, de Useras y del Puente de la Princesa, siguieron las batallas de la carretera de La Coruña, Cuesta de las Perdices, la Marañosa, Arganda y, finalmente, de Guadalajara, donde el fascismo internacional había colocado todos los efectivos necesarios para tomar Madrid. Ni aún el cerco se pudo hacer. Se pudieron mantener constantemente las comunicaciones con Levante con el resto de la España leal.

Madrid no fué tomado Ma-

La victoria de Madrid vista desde una cárcel

(Viene de la primera página)

fielos de seda, estilografías y hasta pijamas en medio uso. Todos maltrataban, de palabra y obra, a los presos. Los había especialistas en administrar patadas a las partes pudendas de sus víctimas. Los había especializados en todas las abyecciones posibles, sin exceptuar la inversión sexual, ni mucho menos el sadismo.

Pero dejemos esto, de sobra conocido tratándose de falangistas, y reanudemus nuestro verídico relato. Ingerida ya por nuestro sufrido tubo digestivo la cotidiana bazofia (un aguachirle de legumbres y boniato en flotación con un pedazo de pan) salimos al patio a dar vueltas arriba y abajo, reunidos por parejas o grupos al azar de la elección amistosa o de las evoluciones de la marcha. Era aquel 7 de Noviembre un día gris, frío, de los que son tan raros en la plácida atmósfera de Mallorca.

Dos soldados, con bayoneta calada, rígidos como muñecos de cartón, hacían guardia en dos ángulos del patio. El vigilante de turno fumaba en su puesto una especie de garita empotrada en el muro, y en el escalón de la puerta del patio un falangista, despatarrado y ceñudo, leía un periódico. El tiempo transcurría lentamente, aburridamente, entre esas conversaciones de presos que parecen flotar sobre el pensamiento íntimo de cada cual, como la nube ligera sobre el bosque sombrío o sobre la soledad de una montaña.

De pronto oímos ruido de motores en el aire. Como no había sonado la sirena de alarma, comprendimos que eran aviones « de ellos ». Un aparato cruzó el espacio por encima de nosotros. Luego otro y otros. En unos minutos vimos pasar ocho o diez aparatos tipo « Douglas » que, sin duda, surcaban los aires en todas direcciones sobre la ciudad de Palma de Mallorca. No tardaron en voltear las campanas de las iglesias; sonidos roncós o agudos vibraban en los bronceos de los infinitos templos, conventos, capillas y colegiatas que agobian la capital de las Ba-

Cuando regresamos a las celdas pudimos cambiar nuestras penosas impresiones, consecuencia de la noticia recibida. Madrid había caído! Los facciosos se hallaban en la capital de España! Sería esto el término de la guerra, el desplome de la República, el triunfo definitivo del ejército traidor y del fascismo? Cada cual reaccionó ante el hecho funesto (de cuya realidad, sin embargo, muchos dudaron más por obstinación que por otra cosa) según su temperamento y capacidad de desconsuelo. Hubo quien se durmió blasfemando. Hubo quien, sin pronunciar palabra, perdióse en los laberintos de un insomnio jalonado de media en media hora por los lejanos alertas de los centinelas. Los doce hombres que, amontonados en sucias colchonetas, yacíamos en la angostura de una celda apenas suficiente para alojar a cinco seres humanos, coincidimos en una misma conclusión pesimista. Es indudable — pensábamos — que por muy histriónes que sean estos militrónes (y cuenta que lo son a conciencia) no hubiesen organizado esta mojiganga del festejo por la toma de Madrid, si la toma de Madrid no fuera un hecho cierto.

A la mañana siguiente nos levantamos carlacontecidos, comenzando nuestra jornada según los trámites de costumbre. Seguía el mal tiempo. Amaneció lloviendo. Continuaba también nuestra murria en lo profundo del espíritu, tanto como el aguachirle sucia y el boniato en el fondo del cazuelo a la hora del comistraje de mediodía.

Pero a esta hora, justamente a esta hora, se inició un rumor delirioso que no sé como fué cuchicheado de boca en oído y corrió de corazón a corazón, transmitiéndose con velocidad de rayo. La mágica « aleluya » era nada menos que esta: Madrid ha resistido... Madrid ha derrotado a los facciosos. Madrid ha hecho morder el polvo al ejército franquista con toda su morisma y sus nazis y sigue

lona armas para el frente decisivo de Aragón del que depende la suerte de la guerra. Pero no hay armas o tal vez no interesa que las haya. Durruti clama contra los políticos de retaguardia y, en este ambiente de fuego, llegamos a principios de Noviembre, en los que se perfila la amenaza que pesa sobre el Madrid heroico, corazón de la España antifascista. Es preciso que los bravos guerrilleros de Aragón acudan en socorro de Madrid. Y otra vez se piensa en Durruti para dirigir las fuerzas expedicionarias. Durruti no quiere abandonar el frente de los Monegros, clave de la guerra, pero en una memorable reunión conjunta de Comités, en la casa CNT-FAI, Mariano R. Vazquez y todos los reunidos le instan a que vaya a Madrid. Federica Montseny en tono patético, y encarándose con él le dice: « Durruti, de tí depende la gloria de la C.N.T. y la salvación de Madrid ». El dramatismo de la escena es inenarrable. Durruti accede con lágrimas en los ojos — ¿ quién dijo que los héroes no lloran? —, y se dispone a volar en socorro de la capital. Pero antes se le invita a pronunciar una alocución por radio y Durruti flagela con dureza las frivolidades de nuestra retaguardia demasiado turbada por las luchas intestinas de partido y pronuncia su histórica frase: **RENUNCIAMOS A TODO MENOS A LA VICTORIA.**

Apenas llegada la Columna Durruti a Madrid el general Miaja le pide que sin perder un minuto dirija sus bravos a la Moncloa y extenuados de fatiga por el largo viaje aquellos hombres supieron portarse gloriosamente. Conviene insistir en esto: apenas unas horas después de la llegada — Miaja tenía que a la mañana siguiente fuese demasiado tarde —, sufrió la Columna el bautismo de fuego. La lucha duró varios días — del 13 al 19, fecha en que murió Durruti —, y le costó un sesenta por ciento de MUERTOS. Balance que demuestra con creces el valor de nuestra gente. Pero Madrid se salvó. El nombre de Durruti corría en la línea de fuego galvanizando los frentes. El mejor elogio de un auténtico héroe lo pronunció Queipo de Llano desde el micrófono de Sevilla: « Ha muerto EL GENERAL ROJO ».

Un balazo en el pecho segó la vida de nuestro Durruti. La congoja fué inmensa y jamás ha llorado el pueblo como lloró el día de su entierro. Durruti vive a través de su memoria y no puede morir porque los símbolos no fallecen.

Madrid es Durruti; Durruti es España y en su ejemplo revivirá la libertad.

Recuerdos de un HOMBRE

Julian Besteiro

(Viene de primera página).

De Porlier nos trasladaron a la cárcel del « Cisne », y allí me separé de D. Julián para ir a cumplir mi condena al penal de Cuéllar. Ese día no lo olvidaré mientras viva. Nos dimos un largo y apretado abrazo de despedida, y todavía no se me han borrado de la imaginación sus palabras y sus consejos. El antiguo alumno de « Lógica » escuchaba la última lección del cate-drático.

— Hay que saber perder, amigo Sánchez-Guerra — me dijo —. Usted y yo hemos sido dos buenos ciudadanos en la calle y ahora debemos ser también dos buenos reclusos. Seguramente no volveremos a vernos, porque yo ya soy viejo y nuestro cautiverio será largo; pero, para quedarme solo encerrado entre los muros de un presidio hasta que se acaben mis días y para sentirme satisfecho, me basta con la tranquilidad de mi conciencia y con la seguridad del deber cumplido.

.... Murió en Carmona. Murió corporalmente, porque su espíritu, su ejemplo, siguen viviendo siempre entre nosotros. Algún día España, la auténtica España, le rendirá el homenaje que merece.

Yo he querido hoy, sencillamente, tal vez con demasiada sencillez, evocar su figura en este otro 7 de Noviembre. Ahí quedan sus rasgos, sus gestos, sus reacciones. Así era el cate-drático, así era el político y así era, sobre todo, el « hombre », porque Don Julián Besteiro fué siempre, principalmente, ESO, eso que antes se consideraba únicamente como condición de nacimiento y que ahora ha pasado ya a constituir jerarquía de conducta: era « un hombre ».

Rafael SANCHEZ-GUERRA.

París. Noviembre 1946.

en las puertas de Madrid. Armas no había en abundancia. Pero se buscarían. En los centros anteriormente mencionados, había algunas reservas. Se habían que emplear todas las armas que se encontrasen al alcance. Todo se empleó. Hombres no faltaban. Por todas las calles de Madrid se veían filas de hombres que, organizándose espontáneamente, iban hacia los centros oficiales y partidos

Junta Nacional de Defensa de Madrid. La constituían todos los partidos políticos y organizaciones sindicales. La obra de la defensa de Madrid se completó. La fuerza militar tenía a su lado el apoyo de los partidos políticos y de las organizaciones sindicales. De aquella Junta surgió el cerebro de la defensa de Madrid.

Entretanto en los frentes se seguía combatiendo. El enemi-

REPUBLICANOS : : HEROES HUMILDES

(Viene de la 1a. pág.)

Luego, te marchaste de Carlet, y pobre Elías Arias I. Durante varios años buscaste en vano trabajo; quisiste reintegrar como músico mayor en el ejército de donde te expulsaran intrigas dictatoriales, para servir allí a la República y a la patria. Y para tí no hubo reparación, como para casi todos los que antes de la República lucharon y perdieron por ser republicanos. Yo sé que sin decirlo a nadie te acostaste más de una noche al reñete, en los bancos de la calle. Y no pediste limosna ni favor, porque sólo querías tu derecho.

Llegó la guerra infame y tú, Elías Arias, acudiste como alférez del Batallón de voluntarios de Castellón de la Plana a defender la patria y la libertad, cerrando al invasor el camino de Madrid; primero, en Somosierra; luego, en el frente de Illescas. Tengo ante los ojos tus últimas letras: « Esto, aparte el frío que hace por las noches, es muy sano y lo sabemos sobrelevar con gran entusiasmo, con tal de salvar a nuestra amada patria. Beso a sus hijos y para Vd. un fraternal abrazo del más humilde de los hombres que luchan dispuestos a derramar la última gota de sangre por la causa del pueblo y de la libertad ».

A los pocos días de escribirme esta carta, te enviaban con tus hombres a la Ruta de los Héroes, y caías para siempre, en las cercanías de Illescas. Y allí derramaste la última gota de tu sangre. Sé que quedaste tumbado cara al cielo, atravesado el cuerpo robusto por las balas de los aviones enemigos, los ojos abiertos, fijos quizás en el recuerdo de aquella compañera con quien no pudiste partir un pan que no tenías; tú, que entregaste la juventud por la patria, héroe sin tierra, alma de niño, brazo fuerte sin trabajo ni hogar.

Y así, tantos y tantos. Cuando no había aviones, ni tanques, ni apenas fusiles, vosotros retrastasteis con vuestra carne el avance de los traidores y disteis tiempo a otros para que organizaran la defensa de Madrid. Dicen que a veces tuvisteis miedo. ¿ Qué importa I. Gracias a vuestro sacrificio, el enemigo tuvo que avan-

zar paso a paso, durante tres meses, por tierras de Extremadura y Castilla la Nueva, hasta las cercanías de Madrid, por la Ruta de los Héroes.

Norberto León había logrado formar en Almodóvar del Campo una fuerte organización de Unión Republicana; esfuerzo tanto más meritorio cuanto que allí teníamos los republicanos de izquierda, además de los habituales enemigos de todas partes, otros dos más poderosos y permanentes, la riqueza bien distribuida de la comarca, y la superstición de una virgen a quien las derechas manejaron como electorera mayor, si bien exponiéndola al irrespetuoso lenguaje de Domingo Babra. Pero a Norberto León no le arredraba ni la apatía de los labradores acomodados, ni la timidez de colonos y arrendatarios, ni la beatería a que tanto se inclinan los españoles en cuanto disponen de un mendrugo y un jergón.

Toda mi vida recordaré el imponente espectáculo de aquel teatro inmenso, repleto de rostros campesinos, lleno de gentes que acudían a oír las maravillas que de mi palabra les habían contado con harta exageración Norberto León y Domingo Babra. Confieso que una profunda tristeza había secado en la campaña electoral de 1936 el manantial de mi fantasía. La derrota del frente popular me parecía el hundimiento de España en la abyección y en el servilismo; pero el triunfo era la guerra civil a plazo breve, porque los vencidos no se resignarían. ¿ Quién podía añadir con su palabra nueva leña a la hoguera de la guerra inevitable?.

Y la guerra vino, y con ella el espantoso drama de Extremadura mártir. La invasión extranjera que desde los puertos de Andalucía subió hacia el corazón de España, moros y legionarios, alas de fuego en el cielo y monstruos de hierro en la tierra, arrasaron al pasar los campos extremeños. Norberto León logró huir con el brazo atravesado y roto a Valencia, donde fué curado de su mal con lentitud que le desesperaba. Apenas repuesto, volvió al campo de batalla, incorporándose en el Batallón Mar-

ma que no podemos transcribir por no hacer interminable nuestra crónica. Las primeras Brigadas Internacionales, organizadas en Albacete y otros pueblos del Levante español, llegaron a fortalecer la defensa de Madrid. Poco después, las fuerzas de Buenaventura Durruti. Todos aquellos refuerzos completaron la defensa de la ciudad heroica. No hablamos de todo ello, porque se hace en

timidez Barrio a la defensa de Madrid.

La muerte de Norberto León, fué todavía más emocionante que la de otros; porque le mató el heroísmo de su corazón bueno y humanitario, mal disimulado por la máscara de la hosquedad aparente de su carácter: Fué en el frente de El Pardo. Un soldado leal quedó herido y abandonado más allá de nuestras trincheras. Llegaban a los nuestros los gritos de dolor y angustia. Norberto León sintió en su alma la llamada ineludible de la piedad, y salió de las trincheras a curarlo y recogerlo. Cuando volvía con el cuerpo del camarada a cuestas, fué atravesado por la metralla enemiga, y cayó para siempre, ofreciendo su vida para salvar la del hermano....

El jefe de las fuerzas escribía pocos días después a la mujer de Norberto estas sentidas palabras: « Le notifico la muerte de su compañero, la cual tuvo lugar en la mañana del día 9. Sin indicación de nadie, se adentró en terreno nuestro, pero batido por el fuego enemigo para curar a un herido. Llegó a conseguirlo, pero al regresar a nuestras posiciones fué alcanzado por las balas enemigas, y no pudo levantarse. Sucumbió como los héroes, como mueren los valientes. Donde se le dió tierra, lo ignoro; tan pronto lo sepa, se lo notificaré. Nuestro comisario fué un gran comisario que, arrojando el peligro, supo sacrificar su vida en bien de la humanidad ».

Así era Norberto León. Mientras viva, le guardaré el culto callado y fervoroso de mi recuerdo; y, cuando nadie lo vea, dedicaré más de una noche la ofrenda de mis lágrimas a la memoria del amigo fuerte y conflagrado que me fué arrebatado por el huracán de la guerra. De aquella terrible guerra que sufrí por anticipado, viéndola germinar en el solar de mi patria, cuando los demás no sospechaban de su crueldad ni de su castigo....

Pepe el ciego nació en tierra de luz. Luz de mar, luz de campo, luz de cielo....; pero nunca gozó el milagro de verlo. En compensación, la natu-

rateza le abrió el mundo mágico del sonido. Pepe el ciego hablaba con Beethoven en el piano, y escuchaba la voz del agua, y sabía percibir el poema sinfónico del bosque, las armonías inefables de las montañas. Quizás en las noches serenas él, que no veía la luz, sintiera alguna vez la música de las estrellas.

Pobre y ciego, vivió interpretando obras al piano en el viejo casino de su pueblo, hasta que la música mecánica le robó el pan y el oficio. Entonces, Pepe el ciego tuvo que dedicarse a vender periódicos. Tenía un hijo, lo sabía inteligente, y quiso darle estudios. Soportando fríos, lluvias y calores; entregándose con afán al trabajo, quizás empeñando tierras de su familia, logró sacar adelante al muchacho y darle carrera.

Era un mozo aplicado, honesto, que advertía el sacrificio de sus padres y cumplía con sus deberes. Acabó los estudios, hizo unas oposiciones y ganó plaza. Pronto comenzaría a ejercer la noble profesión de la enseñanza, y su padre dejaría de vender periódicos, y su madre redimiría las tierras, pequeñas pero bien amadas, porque venían de familia de labradores....

Pero un día llegó la terrible noticia. Franco se había sublevado contra la patria. La libertad estaba en peligro. Todos los jóvenes de Levante sintieron en la conciencia la voz acusadora del deber patriótico. El hijo de Pepe el ciego era también joven, español y republicano.

Partió envolverizado, y cayó en el polvo del camino, sobre la Ruta de los Héroes. Unos cuantos amigos le dimos sepultura en tierra santa de Madrid, una mañana de octubre de 1936, cuando ya sonaba cerca el estampido de los cañones.

Pepe el ciego que no ha visto la luz del mar, ni del campo, ni del cielo, perdió todo su mundo, se quedó sin el retoño que perpetuaría su hogar, con tanto sacrificio cultivado. Quizás le haya ayudado a llorar la música de Beethoven, el rumor del agua, el poema sinfónico de la montaña, la armonía sideral de las constelaciones....

El es hombre, y ama la mû-

ban en los bronces de los infinitos templos, conventos, capillas y colegiatas que agobian la capital de las Balears. Unido es estos repentinos estrépitos llegaron a nuestros oídos músicas callejeras, marchas militares y remotas y confusas emisiones de radio. ¿ Qué ocurría? ¿ Qué pasaba en Palma? ¿ Qué grato suceso para « ellos » anunciaba aquella descarada apoteosis, señal segura de nuevo infortunio para nosotros?.

No tardaron en hacérsenos saber con maligna fruición, nuestros guardianes. Un oficial de prisiones, el capellán de la cárcel, que venía vestido de paisano con boina y medias botas y todos los falangistas que se hallaban a la sazón en el establecimiento irrumpieron en el patio dando gritos desahorados, gesticulando risueños, metiéndose entre nosotros (que nos habíamos quedado de pronto inmóviles y mudos), con aire, no amenazador, sino despectivo y burlón. Los « vivas » y « arriba » estentóreos, con que nos obsequiaron aquellas malas bestias, no hay para qué consignarlos. Lo helado y hermético de nuestra actitud les excitaba. Poco a poco reanudamos nuestro paseo silenciosamente.

Fué un trance difícil y peligroso. Una palabra indiscreta en labios de cualquiera de los galeotes o una simple sonrisa irónica, lo hubiesen tomado como una provocación inaudita, acreedora a inmediato castigo. En la memoria de todos nosotros estaba lo ocurrido poco antes en el castillo de Bellver, con motivo de izarse por primera vez la bandera monárquica. Unas risas apenas audibles que salieron de la formación de presos costaron a éstos tres muertos; tres hombres fusilados.

A. V.

sica. Pero a la pobre madre no le quedó más que su desolación infinita, y sólo la piadosa inconsciencia que le nubló el alma pudo mitigar su desconsuelo.

Sé de mil casos semejantes que pugnan por brotar a la pluma. ¿ Cuánto hogar deshecho, cuánto bien perdido, cuánta hermosa marchitada, cuántos pueblos en ruinas, monumentos hundidos, templos derribados, tumbas profanadas y cadáveres de héroes y víctimas insepultos!.

Por el dolor de la patria, malditos sean los que la vendieron por un puñado de privilegios, guardados en la bolsa de su soberbia I. Mas pensan-

morder el polvo al ejército franquista con toda su morisma y sus nazis y sigue impertérrito fiel a la República... ¿ Era mentira que Madrid se hubiese rendido!... ¿ Era mentira, mentira! ¿ Viva la República!...

Diffícilmente podía nosotros ocultar nuestra alegría. Todo nos acusaba a los ojos de nuestros cancerberos. Era imposible contener la sonrisa involuntaria, desvanecer el brillo de la mirada, reprimir una palabra triunfal.

Aquel día, 8 de noviembre, no nos permitieron, afortunadamente, bajar al patio. Tampoco hubiésemos bajado nosotros, aun con permiso para ello, y no sólo por instinto de elemental prudencia, sino porque experimentábamos la necesidad de saborear a solas, en el aislamiento de nuestras ergástulas, la maravillosa noticia.

Un muchacho, un tal Cabot, que tenía arte diabólico para enterarse de todo lo que ocurría dentro y fuera de la prisión, nos contó por la tarde una divertida anécdota:

— Anoche, en el despacho del director — explicaba nuestro compañero — estaban oyendo la radio varios oficiales y falangistas, « la Pericona », ese falangista m... entre ellos. Cuando la radio dijo que no era verdad que todavía se hubiese tomado Madrid, « la Pericona » se puso a chillar diciendo que había que matar a todos los presos. Entonces otro falangista, el sobrino del Auditor, se levantó furioso y de un silletazo hizo polvo la radio.

Una carcajada unánime resonó, temeraria, en nuestra celda. Y no sé por qué extraño impulso nos dirigimos todos hacia Cabot para abrazarle.

FERNANDO VALERA.

CAYETANO REDONDO

CAYETANO REDONDO es un hombre más en la interminable lista de las víctimas inmoladas ante el altar franquista. Hombre modesto, su nombre puede que sea casi desconocido para algunos españoles que no frecuentaban los medios de la capital de la República. Y, sin embargo, Redondo ha significado para otros muchos el símbolo de una juventud constante en todos los actos de la vida.

Formado en la escuela de las Juventudes Socialistas, siguió siendo joven hasta su muerte. Era el hombre optimista por excelencia. Su devoción hacia el trabajo que tenía confiado, le llevaba muchas veces hasta a olvidarse de su salud. Y su modestia, mucho mayor que su valer, con ser éste muy grande, no permitió que su figura adquiriera el relieve a que tenía derecho pleno.

Su línea de conducta ha estado siempre impregnada del deseo de luchar en favor de la clase obrera. Trabajador manual, él mismo, a costa de grandes esfuerzos, pudo formarse una cultura que muchos pseudo-intelectuales hubieran querido alcanzar. Y toda esta cultura, todo este saber, lo fué vertiendo en la obra modesta que representaba *El Socialista*, órgano oficial del Partido Socialista Obrero Español. Obra modesta en la cual la aportación de unos cuantos hombres, como Redondo mismo, ha contribuido de manera decisiva a formar la conciencia política del pueblo español.

Redondo, en los límites de la edad en que oficialmente se dejaba de ser joven en nuestro Partido, ante las dificultades que la separación de otros elementos había creado en las Juventudes Socialistas, no vaciló en ser su presidente. Tuve la fortuna de actuar con él. Sus intervenciones, guiadas por la experiencia y la bondad, más que exposición de criterio, eran lecciones que los que le escuchábamos, más jóvenes que él, recogíamos ávidamente. Su pensamiento ha influido grandemente en la formación de la juventud obrera de aquella época.

El día 7 de Noviembre de 1936 — ¡ qué deprisa pasa el tiempo ! —, Redondo acogía las malas noticias con su optimismo habitual. No quiere esto decir que menospreciara el peligro. Pero su serenidad no fué turbada, incluso ni cuando en los comienzos de la guerra tuvo la desgracia de perder a su hijo mayor, que formaba parte de la columna Mangada.

Su acción municipal es conocida. Su paso por el distrito de la Universidad de Madrid, del que fué Teniente de Alcalde antes de la guerra, y el posterior por la Alcaldía de la capital, cuando las altas esferas gubernamentales se habían trasladado a Valencia, son hechos que no se pueden olvidar.

Y, cuando por razones de orden político dejó la Alcaldía, marchó a ocupar otro puesto de mayor peligro. A pesar de sus años, se incorporó como Comisario al Ejército de Andalucía. El fin de la contienda se produ-

la nouvelle Espagne

HEBDOMADAIRE D'INFORMATION

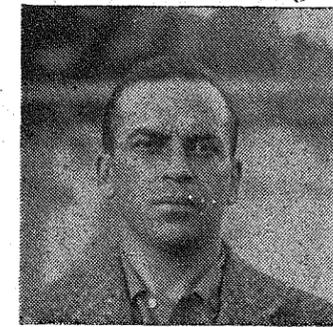


Las madrileñas ayudando a los combatientes en la lucha.



Las mujeres de Madrid lavando la ropa en primera línea de fuego al lado de los tanques.

Lo que el 5.º Regimiento aportó a la defensa de Madrid



Francisco Anton, Comisario de la defensa de Madrid.

ES un tópico hablar del « milagro » de la defensa de Madrid. Sin embargo, la defensa de Madrid no tiene nada de hecho sobrenatural. Fué el resultado del heroísmo grandioso del pueblo madrileño y de las fuerzas, que procedentes del resto de España, participaron en su defensa. Fué el resultado también de un intenso trabajo de preparación política y orgánica de los combatientes de la República, en el cual se destacó de manera particular el glorioso 5º Regimiento.

El artículo que publicamos a continuación, escrito por el Jefe del 5º Regimiento, explica cómo se logró forjar esa formidable unidad de combate, pieza fundamental en la defensa de Madrid.

El Partido Comunista, desde el primer momento, tuvo una idea clara de que la sublevación de Franco no era un 10 de agosto más, sino el principio de una guerra desencadenada por el fascismo internacional, utilizando a los traidores fascistas españoles, contra nuestro pueblo.

Inmediatamente después de los primeros choques con los

de las universidades. Al llegar al cuartel, los voluntarios comenzaban inmediatamente su preparación militar estrechamente ligada con la preparación política.

A pesar de la brevedad del tiempo de instrucción, — no era posible pensar en una preparación larga y las compañías y batallones tenían que salir para el frente al cabo de pocos días —, los soldados del 5º Regimiento sabían, como mínimo, manejar el fusil y las bombas de mano, conocían los jefes de su escuadra, sección y compañía, cosa que no pasaba en general en otros destacamentos.

Los batallones una vez organizados eran puestos a disposición del Ministro de la Guerra y enviados al frente. Con cada batallón marchaba un representante político del Regimiento (prácticamente un Comisario político) el cual continuaba el trabajo político comenzado en el Regimiento.

Los hombres del 5º Regimiento se distinguían por su heroísmo y disciplina y por esto eran enviados siempre a los lugares donde la situación era más difícil y peligrosa. Toda una serie de

por ENRIQUE LISTER

sublevados, y vista la traición de la mayoría de los altos mandos y jefes militares, independientemente de sus simpatías ideológicas.

RECUERDOS

¡Aniversario!

EN la madrugada del 9 de Noviembre de 1940, nuestros enemigos fusilaron a Julián Zugazagoitia y a Francisco Cruz Salido.

Me tocó en suerte, la muy triste de acompañarlos los últimos meses de su vida y la más lacerante de sentir el desgarrar — cuyo dolor perdura — cuando los arrancaron de nuestro lado, horas antes de su ejecución.

Mi recuerdo de todos los días es, y seguirá siendo, para estos amigos, a los que he visto vivir y morir con decoro envidiable y ejemplar.

Hoy quiero, coincidiendo con el aniversario de su pérdida — seis años van pasados — intercalar, en el tejido de estos recuerdos, uno, en memoria de dos hombres, que tan sencilla y dignamente supieron llevar, hasta un término de nobleza trágico, el servicio de sus convicciones.

No hay ningún día del año en el que no podamos y tengamos que sentir una pena semejante a ésta. El calendario del martirologio español republicano, que es al mismo tiempo expresión clara de la barbarie política de los de enfrente, no presenta huecos; hay fechas colmadas y pocas son aquellas en las que sólo figure un nombre. Lo sé. A mí me toca, por lo dicho antes, ser cronista, veraz, del sacrificio de Zuga y Cruz Salido; es el que ví. Por eso lo cuento.

Fueron asesinados, como todos, por « la tiranía más cruel, que es la que se ejerce a nombre de las leyes y con apariencias de justicia » (Montesquieu).

Llegaron a la muerte pensando que sus verdugos « no sabían lo que se hacían »; diciendo que los perdonaban y « no queriendo sirviesen sus cadáveres para, aireados, dar ocasión a futuras venganzas ». — ¿ Es esto cristiano ? — Pues entonces, uno y otro, lo eran, aunque rechazaron auxilios eclesíasticos, diciendo Julián que « entre él y Dios no necesitaba intermediarios ».

Tengo la seguridad de que, perdida la fe en muchos hombres y en otras tantas cosas, conservaron, intactas, sus convicciones y murieron esperando que, sin venganza, la justicia se haría, sin pasar mucho tiempo, al Régimen que los sentenció.

Vemos, los vivos, demorar la fecha de su puesta en práctica; pero nuestra impaciencia la consuela comprobar cómo van sufriendo las consecuencias de sus actos, uno tras otro, los que fueron causa muy principal de estas muertes.

Pienso que es innecesario, en este recuerdo, traer a la memoria de los que lo lean — seguramente amigos — las calidades de temperamento, carácter y personalidad de Zugazagoitia y Cruz Salido. Todos los conocisteis; algunos tanto y tan bien como yo. No digo mejor, pues la adversidad, convivida a su lado, es piedra de toque donde pude ver contrastadas, una hombría de bien, una fortaleza de ánimo, una inteligencia despierta y una honradez absoluta — se es honrado o no se es honrado; no caben, en eso, términos medios. —, cualidades que rara vez se dan coincidentes en una persona y que ellos tuvieron y mantuvieron hasta su muerte. Como los conocisteis eran y así murieron.

Cada uno según su temperamento: Paco Cruz, durante sus horas de capilla, escupiéndoles a la cara una porción de verdades; Zugazagoitia despreciándolos, sin cobardía; y uno y otro produciendo respeto a sus propios enemigos. Ambos, convencidos de antes y de siempre, que no influyó en la sentencia su culpabilidad o su inocencia, pues eran otros los intereses en juego.

Esos intereses, más altos, los que ellos, los millares de nuestros muertos y los que dentro y fuera de las cárceles, en la patria lo mismo que en el destierro, padecemos los españoles dignos, son los que les ayudaron a mantener una serenidad admirable y los que, en definitiva, nos deben importar, para no dejar resquicio abierto, en nuestro espíritu, por el que pueda penetrar el desaliento.

Ellos murieron por ideas nobles, valientemente profesadas y sentidas. Por ellas, hoy, valientemente profesadas y sentidas.

caida, marcado a ocupar otro puesto de mayor peligro. A pesar de sus años, se incorporó como Comisario al Ejército de Andalucía. El fin de la contienda se produjo cuando desempeñaba dicho cargo. Y sus enemigos, que no desconocían lo que Redondo podía significar en vida como elemento de lucha, lo suprimieron como a tantos otros militantes socialistas. Y como digno remate a esta hazaña, no vacilaron en encarcelar a su esposa y a su hija durante bastantes años.

Cuando España se vea liberada de nuevo, la figura de Cayetano Redondo, pequeña en lo físico y tan grande en lo moral, deberá ser honrada como ella se merece.

Mariano ROJO.

Una rectificación interesante

EL GOBIERNO NORTEAMERICANO NO SE HABIA PROPUESTO NUNCA FAVORECER EL RESTABLECIMIENTO DE LA MONARQUIA

La prensa francesa ha publicado la noticia siguiente :

« A consecuencia de ciertos rumores, según los cuales el señor Byrnes propondría al señor Bevin el restablecimiento de la monarquía en España, un portavoz del Departamento de Estado ha asegurado que el Secretario americano no había propuesto jamás semejante cosa y que no se trataba de cambiar de política con respecto a España.

— Nuestra política — ha añadido — está basada sobre la esperanza que los liberales españoles podrían encontrar pronto medios pacíficos para

provocar la dimisión de Franco, la supresión de la Falange y el restablecimiento de un gobierno transitorio que daría al pueblo español la libertad de decidir la forma de gobierno que él desea.

Por otra parte, los Estados Unidos no se habían propuesto nunca ayudar económicamente a España hasta que el gobierno de Madrid tomara las medidas siguientes : amnistía política, asegurando el libre regreso de los exiliados ; garantía de libertad de reunión y de la libertad de constitución de partidos políticos libres, garantía de elecciones populares libres.



Un grupo de prisioneros franquista, formado de moros, de italianos y alemanes.

por ENRIQUE LISTER

sublevados, y vista la traición de la mayoría de los altos mandos del Ejército, el Buró Político del Partido Comunista planteó la necesidad de organizar un nuevo Ejército regular, capaz de hacer frente y de poder derrotar a las tropas invasoras italo-germanas y a los rebeldes franquistas. No se limitó a plantear esta necesidad, sino que emprendió rápidamente la organización del 5º Regimiento de Milicias Populares. Comenzó por organizar un Estado Mayor compuesto por comunistas y sin partido, por militares profesionales y otros que nunca habían sido militares.

Así nace el 5º Regimiento, que en el primer período de la guerra ha de jugar un papel importantísimo en la lucha por la República y posteriormente en la organización del Ejército republicano español.

En la defensa de Madrid el papel del 5º Regimiento fué decisivo. En Somosierra y Guadarrama, en Navalperal y Talavera, en Toledo y Seseña, en todos los combates que se sucedieron en Extremadura y Castilla, estaban en primera fila los batallones del 5º Regimiento. Cuando el enemigo llegó a las puertas de Madrid, al lado de los hombres del 5º Regimiento encuadrados ya en las primeras brigadas del Ejército regular, marcharon a la batalla millares de nuevos combatientes organizados por el 5º Regimiento ; entre otros, los cuatro Batallones de Choque que cerraron el paso a los fascistas por los puentes de Toledo y Segovia, y por la Ciudad Universitaria.

No menos de la mitad de todos los combatientes que peleaban en los frentes en este primer período pasaron por las filas heroicas del glorioso 5º Regimiento. En las Escuelas del 5º Regimiento se educaron una gran cantidad de oficiales, entre ellos muchos que habían de desempeñar posteriormente altos mandos en las operaciones contra los sublevados e invasores.

El 5º Regimiento organizó compañías y batallones que sirvieron de base a brigadas y divisiones gloriosas del Ejército regular. Cinco de las primeras seis brigadas del Ejército republicano fueron organizadas por cinco comandantes del 5º Regimiento. De sus filas salieron centenares de jefes, de organizadores del Ejército regular, de comisarios políticos.

Comandante del 5º Regimiento y jefe de la Sección de Servicios del mismo era Daniel Ortega, que más tarde pasó a desempeñar el mismo puesto en el Ejército del Centro, que fué detenido por Casado, quedando en la cárcel hasta la entrada de los franquistas y siendo asesinado por estos. Comandante del 5º Regimiento y jefe de sus Servicios sanitarios fué Julio Recatero, más tarde Jefe de Sanidad del Ejército de la Zona Centro-Sur, detenido en iguales condiciones y asesinado por Franco. Comandante del 5º Regimiento fueron Arellano y Heredia, caídos en la defensa de Madrid ; lo fueron también Cruz, caído en el Jarama ; Palanca, Alberto Sanchez, Pando, caídos en Brunete ; muchos otros que harían esta lista interminable. Comisarios salidos del 5º Regimiento fueron Alvarez y Zapirain, así como Barcia, caído en el Ebro, cuando era Comisario de la 11 División.

Los voluntarios llegaban al 5º Regimiento de las ciudades y de los pueblos más apartados, de la profunda retaguardia de la zona republicana, de las fábricas, de las aldeas, de las oficinas y

jefes militares, independientemente de sus simpatías ideológicas, pedían que a los sectores que ellos mandaban fuesen enviadas fuerzas del 5º Regimiento, porque sabían que esta era la mejor garantía de heroísmo y de disciplina.

Fuó enorme en todos los órdenes la aportación que el 5º Regimiento prestó a la defensa de la República, ayudando en múltiples aspectos a la labor del Gobierno por organizar la resistencia.

Durante los cinco meses de su existencia, el 5º Regimiento preparó y envió al combate 70.000 hombres : 7.500 en julio, 14.800 en agosto, 24.800 en septiembre, 11.300 en octubre, y 10.800 en noviembre.

Las diversas Secciones del Estado Mayor del Regimiento, Información, Cartografía, Operaciones, Organización y Servicios, prestaron una ayuda muy valiosa al Estado Mayor Central y al Ministerio de la Guerra, y contribuyeron de manera fundamental a la preparación de las tropas y de los cuadros que pasaron luego a constituir algunas de las mejores unidades del Ejército de la República.

La Sección Política llevó a cabo una continua actuación y en trabajo, no sólo en los frentes y en los cuarteles, sino entre toda la población ligando la retaguardia con el frente. « Milicia Popular », órgano del 5º Regimiento, jugó un gran papel en este sentido.

La Sección Política llevó a cabo una continua agitación y en cada número del periódico, había instrucciones de tipo militar, y orientaciones sobre el carácter nacional y patriótico de la lucha del pueblo español contra el fascismo.

Además, millares de carteles y docenas de folletos para el frente y la retaguardia fueron editados por el 5º Regimiento. La Sección Política contribuyó de manera extraordinaria a preparar y movilizar el pueblo de Madrid para los días gloriosos de Noviembre.

El 5º Regimiento, si en organización y preparación combativa ha sido un ejemplo, no lo ha sido menos como centro donde se forjaba la unidad combativa de los defensores de la República. Esto queda demostrado de manera concreta por su composición política, que era la siguiente : Comunistas, 50 por 100 ; socialistas, 25 por 100 ; republicanos, 15 por 100 ; sin partido, 10 por 100.

En el momento de celebrar el décimo aniversario de las jornadas del 7 de Noviembre, es preciso proclamar que el 5º Regimiento fué una aportación magnífica que el Partido Comunista hizo a la lucha del pueblo español por la independencia patria y por la República. José Díaz, Dolores Ibarruri y los demás miembros del Buró Político del Partido Comunista, impulsaron y dirigieron todo el trabajo de organización del 5º Regimiento. Sus consejos, sus instrucciones, sus directivas, su vigilancia y su ejemplo constante, permitieron forjar esa magnífica unidad de combate que fué el 5º Regimiento, y que está ligada estrechamente a todas las batallas de los primeros meses de nuestra guerra, y de manera especial a la gesta legendaria del 7 de Noviembre.

Bando del general Miaja

Milicias y soldados : El Gobierno me ha encargado de la defensa de Madrid. El enemigo está atacando con todos los elementos, con ánimo de apoderarse de la capital. En Madrid no se puede retroceder. Quien dé una orden de retirada, sea jefe u oficial, está cometiendo un acto de traición. De mí sólo recibiréis esta orden : la de avanzar. Espero que todos y cada uno de vosotros defenderéis el terreno que pisáis con verdadero arrojo y valentía. Os felicita

por vuestro comportamiento de hoy, vuestro general, MIAJA.



La primera Junta Delegada de Defensa de Madrid

La Junta de Defensa de Madrid

Presidencia : José Miaja, militar.

Secretario : Fernando Frade, socialista.

Suplente : Máximo de Dios, socialista.

Guerra : Antonio Mije, comunista.

Suplente : Isidoro Diéguez, comunista.

Orden Público : Santiago Carrillo, Juventudes Socialistas.

Suplente : José Cazorla, Juventudes Socialistas.

Industrias : Amor Muño, Juventudes Libertarias.

Suplente : Enrique García, Juventudes Libertarias.

Abastos : Pablo Yagüe, socialista.

Suplente : Luis Nieto, Juventudes Socialistas.

Comunicaciones : José Carreño, republicano.

Suplente : Gerardo Saura, republicano.

Finanzas : Enrique Jiménez, republicano.

nos deben importar, para no dejar resquicio abierto, en nuestro espíritu, por el que pueda penetrar el desaliento.

Ellos murieron por ideas nobles, valientemente profesadas y sentidas. Por ellas hemos de vivir, los demás, haciendo congruentes nuestras conductas y nuestro pensamiento, si queremos tener derecho a recordarlos con orgullo y sin avergonzarnos.

Los nuestros, con su muerte, cumplieron una labor, difícil, de sembradores. Nos resta, a los que quedamos, la obligación, más fácil, de cuidar y recoger esa semilla, continuando una obra de construcción que, para ser estable, no puede, ni debe — ellos lo dijeron — cimentarse en el odio, ni, para terminarla, emplear, como argamasa, rencores vengativos ; sin que esto quiera decir que no haya de estar guiada por una estricta justicia, aplicada y distribuida con equidad y sin que nadie nos libremos de sus consecuencias.

Esto es todo lo que me trae al alma, el recuerdo de nuestros amigos, reavivado, hoy, en su aniversario y que no puedo ni quiero que deje de ser apasionado.

Carlos MONTILLA.

Biarritz, Noviembre 1946.

LES REACTIONS DE LA PEUR

AFIN D'IMPRESSIONNER LES NATIONS UNIES ET DE JUSTIFIER LA REPRESSION, FRANCO INVENTE UN COMLOT COMMUNISTE

FRANCO qui se sait condamné par les Nations Unies, vient d'inventer de toutes pièces un « complot communiste » contre la dictature espagnole. A la veille des délibérations internationales qui fixeront définitivement leur sort, les franquistes prétendent produire un effet qui justifie les arrestations en masse qui ont été opérées ces jours-ci. Ils essaient également d'induire certaines puissances — spécialement les anglo-saxons — à méditer avant de prendre une attitude plus ferme en rapport avec le cas espagnol. Franco et ses amis veulent faire croire aux dirigeants des démocraties qu'il n'existe en Espagne d'autre opposition que celle d'un puissant mouvement communiste qui serait prêt à déclencher la révolution aussitôt que le tyran disparaîtra. Ils continuent d'exercer ce grossier chantage malgré leur manque de succès, et sans tenir compte que le monde entier a compris que l'Espagne désire simplement de se voir libre, avec ses institutions démocratiques restaurées.

Franco voudrait discréditer la résistance contre son régime en qualifiant de « communistes » les antifascistes de toutes les tendances, depuis les catholiques et les républicains conservateurs jusqu'aux militants des partis marxistes. Mais cette résistance, qui est chaque jour plus vigoureuse, est formée par toutes les organisations républicaines ennemies de la dictature qui se trouvent au-

jourd'hui représentées dans le gouvernement légitime, et le monde entier ne l'ignore pas.

Ce qui est certain, c'est que le franquisme a arrêté, en poursuivant sa criminelle tactique, des centaines de citoyens afin de venger sur eux la colère que lui a produit la réaction internationale unanime contre la tragique survivance du fascisme en Europe.

LES NOUVELLES SUR LE PRETENDU COMLOT

Le correspondant de Reuter à Madrid a envoyé au « News Chronicle » une dépêche sur les arrestations en Espagne, dont voici le texte :

« Londres, 2 novembre. — Le correspondant diplomatique du « News Chronicle » écrit aujourd'hui que, selon un télégramme de Madrid, Franco a (Suite à la 5ª page).

Suplente : Luis Ruiz Huidobro, republicano.

Información : Mariano García, anarquista.

Suplente : Antonio Oñate, anarquista.

Evacuación : Francisco Caminero, sindicalista.

Suplente : Antonio Prexes, sindicalista.

S. P. I., 4, rue Saulnier, Paris